

# International Review of Community Development Revue internationale d'action communautaire



## Valeur travail et mouvement de jeunes Work Values and Youth Revolts Valor trabajo y movimientos de jóvenes

Gérald Bérout

Number 8 (48), Fall 1982

Le chômage et les jeunes

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1034791ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1034791ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lien social et Politiques

ISSN

0707-9699 (print)

2369-6400 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bérout, G. (1982). Valeur travail et mouvement de jeunes. *International Review of Community Development / Revue internationale d'action communautaire*, (8), 5–30. <https://doi.org/10.7202/1034791ar>

Article abstract

Switzerland is known to praise values such as wealth, peace, security... Although unemployment has remained very low over the years, rebellious youth movements have begun to emerge. This may be explained by an analysis of conflictual values and ideologies as reflected in work.

# Valeur travail et mouvement de jeunes

G. Béroud

La Suisse est prisonnière d'un certain nombre d'images d'Épinal, plus exactement d'une collection de cartes postales : montagnes enneigées, banques, montres, système politique modèle, ou encore chocolat, folklore, propreté et quiétude. Comment se fait-il que, dans ce pays « riche » où le chômage est quasiment absent, des révoltes de jeunes soient apparues ? Quels sont les raisons, les caractéristiques de cette « rébellion dans la cage dorée » ? Quels sont les problèmes sociaux qui se révèlent par ces événements ? Dans quel contexte surviennent-ils ?

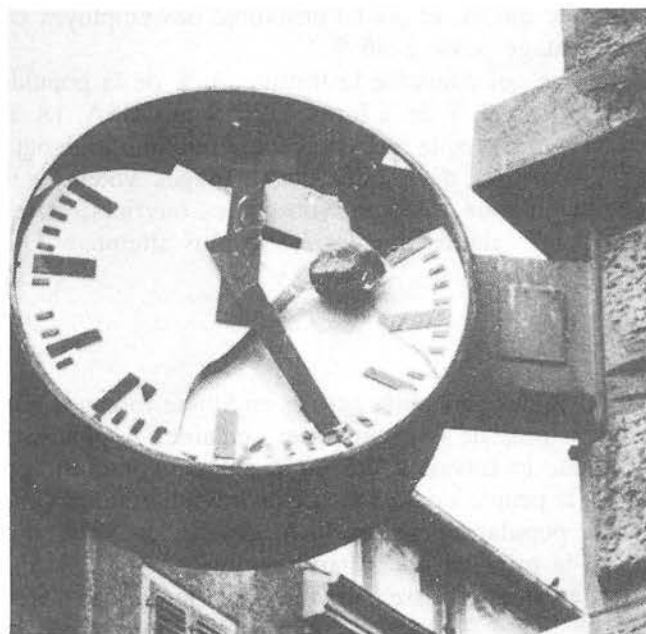
Ce sont quelques-unes des interrogations que se posaient les membres belges, canadiens et français de la RIAC, afin de dépasser l'imagerie traditionnelle.

Cette contribution essaiera d'y répondre. De manière parallèle, elle tentera de cerner et d'interpréter les rapports que les différents mouvements de jeunes entretiennent avec la valeur travail. Cette dernière notion, prise comme un des noyaux du système idéologique, sera utilisée en tant que révélateur transversal. En prenant pour point de départ les expressions des mouvements de jeunes (tracts, graffiti, musique, slogans, témoignages, journaux, etc.) et leurs manières d'agir (manifestations, comportements), il sera possible de dégager le(s) sens de la valeur travail, de la sphère du travail, pour ces acteurs sociaux, ainsi que le rapport au monde, les visions de la société qu'ils actualisent.

### Contexte

« Qui oserait contester que notre pays est fortement dominé par l'argent et l'esprit mercantile. » W. Ritschard, conseiller fédéral<sup>1</sup>

Les analystes étrangers ont pratiqué l'ironie face aux révoltes qui apparaissaient en Suisse. La prospé-



rité devait, selon ceux-ci, aller de pair avec la disparition des conflits; ils comprenaient mal que cette « démocratie-témoin »<sup>2</sup> soit soudain marquée par des contestations si violentes. Leurs interprétations restent confinées dans le mythe helvétique. La Suisse, en tant que réalité complexe, n'apparaît guère. Quelques données, fait et situations sont apportés ici afin de contrer un certain nombre de clichés.

### *Revenu et fortune*

Pour la Suisse romande, le revenu total par ménage (revenus, salaires, rentes et pensions) est de moins de 2800,- F.S. par mois pour 40 % d'entre eux. Cette proportion passe à 71 % pour les ménages « ouvrier non qualifié »; 56 % pour les « ouvriers qualifiés »; 38 % pour les « employés subalternes »; 9 % pour les « cadres moyens »; 3 % pour les cadres supérieurs. Souvent, ce sont le travail supplémentaire, le travail du conjoint qui assurent ces montants<sup>3</sup>. 51 % des ménages immigrés du Sud (italiens et espagnols) ont un revenu total par ménage inférieur à 2800,- Fr. (14 % inférieurs à 2800,- Fr.). À travail égal, la femme gagne nettement moins que l'homme (en moyenne — Fr. 2,60); 8 femmes sur 10 gagnent moins de 2000,- Fr. par mois<sup>4</sup>; chez les employés du commerce, la femme reçoit pour un travail identique 20 % de moins, et pour l'ensemble des employés ce pourcentage passe à 36 %<sup>5</sup>.

En ce qui concerne la fortune, 1 % de la population détient 42 % de la fortune (25 % aux USA, 18 % en RFA<sup>6</sup>). Avec la récession économique, qui débute en 74-5, plus d'un tiers des ménages voient leur salaire diminué. Ce sont surtout les ouvriers, et les tout petits salariés qui ont été le plus atteints.

### *Travail*

60 % des personnes actives en Suisse romande travaillent plus de 44 heures par semaine. À plusieurs reprises, le travail a été un enjeu de votation: en 1975, le peuple suisse a refusé de travailler moins (initiative populaire pour les 40 heures) et, en 1976, il a rejeté le principe de la participation.

L'économie suisse s'est fortement tertiariée: près de 48 % (7 % dans le primaire, 45 % dans le

secondaire<sup>7</sup>) avec un développement beaucoup plus fort dans les cantons urbanisés (Genève, Bâle, Zürich). Parallèlement, l'arrivée massive de main-d'oeuvre étrangère lors des années de boom économique a permis aux travailleurs suisses de laisser les besognes déqualifiées; la classe ouvrière « suisse » est surtout d'origine étrangère (3/4 des ménages d'immigrés du Sud sont ouvriers<sup>8</sup>).

### *Effets multiplicateurs*

Il n'est pas possible de développer ici l'ensemble des situations que vivent les diverses catégories sociales. Au vu de ces quelques éléments, il est clair que des effets multiplicateurs entrent en action. Les catégories défavorisées sur le plan économique le sont également sur d'autres plans: accès aux études<sup>9</sup>, à la culture et aux moyens de communication<sup>10</sup>, conditions de logement, vacances limitées (la 4<sup>e</sup> semaine de vacances reste un but à atteindre); utilisation de la santé, des prestations sociales.

L'image du bien-être s'en trouve relativisée. La progression matérielle des catégories sociales est évidente en chiffres, les décalages entre elles se sont maintenus, voire agrandis. Le dynamisme de la société suisse vient surtout de son économie. D'importantes multinationales, des industries spécialisées (chimie, armement, machines-outils, etc.) ont permis à l'économie helvétique de s'implanter dans le marché mondial et de tirer partie de ses investissements dans le Tiers-Monde. Cette dimension, condamnée par certaines comme du pillage, permet d'expliquer qu'une partie de notre prospérité réside dans notre politique économique extérieure.

### *Coût sociaux*

En suisse, il est rare que l'on cherche à établir un bilan de cette prospérité — les statistiques sociales différenciées manquent. Certains aspects sont peu chiffrables (pollution de l'environnement, destruction de sites naturels). D'autres commencent à apparaître: le pays compte 230 000 malades dépressifs sur une population totale de 6 500 000 habitants<sup>11</sup>, 130 000 alcooliques. De 5 à 10 % des Suisses recourent à des tranquillisants ou à des stimulants. Il y a 13 000 dro-

gués durs<sup>12</sup> ; 107 morts par overdose ont été dénombrés en 1981<sup>13</sup>. Ce sont autant de signes d'un malaise croissant, lequel s'exprime sous des formes diverses. Ces phénomènes reçoivent des explications contradictoires, de la dégénérescence des moeurs aux effets secondaires de la société industrielle. Peu nous importe l'interprétation pour l'instant : l'essentiel étant de savoir comment une société est envisagée, considérée sous ses différentes facettes.

### Fissures

Penchons-nous sur un autre domaine : le système politique. Première indication : une baisse graduelle mais constante du taux de participation aux votations et élections. Il n'est plus rare que des décisions importantes soient prises par moins de 50 %, ou 40 % des



électeurs. La démocratie se pratique par défaut. Cela viendrait du fait que si des procédures démocratiques existent, les gestionnaires politiques ont aussi mis en place des possibilités pour les bloquer. Par exemple, sur 130 initiatives populaires seules 7 ont passé la rampe de la scène électorale.

Le parlementarisme apparaît de plus en plus comme un train de laminage où les nouveautés sont rabotées. La réalité du pouvoir se situe en des endroits dominés par l'économie, qui par ses moyens financiers et sa pénétration institutionnelle fait prendre des décisions dans le sens de ses intérêts. Les citoyens ne se reconnaissent pas dans le système politique ou au contraire y adhèrent au plus près, si bien qu'ils ne participent plus à la prise de décision.

Depuis quelques années, un raidissement politique se manifeste. L'entente des partis « bourgeois » a durci ses positions. Des tendances à un contrôle accru des citoyens se font sentir (essai de créer une police intercantonale d'intervention, tentative de mettre en place un ordinateur centre de police, etc.), alors même que les interdictions professionnelles, les interventions et pressions sur les media augmentent, ainsi que la répression du droit de grève.

D'autre côté, vu la participation de la gauche dans les gouvernements locaux, cantonaux et fédéral, et, l'intégration des travailleurs au consensus de la paix du travail<sup>14</sup>, des tentatives de repolariser les enjeux et les fronts ont lieu (lutttes syndicales, groupes minoritaires au Parti Socialiste Suisse, mouvements extraparlimentaires, etc.).

Avec la récession économique, les pressions sur les travailleurs se sont accentuées. La crainte du chômage, bien qu'il n'atteigne aujourd'hui que 0,3 % de la population active<sup>15</sup>, la déperdition du pouvoir d'achat, placent de nombreux individus dans des situations précaires (instabilité d'emploi, menace de licenciement, augmentation de la rentabilité, i.e. des cadences de production, déclassement professionnel, déqualification, informatisation, etc.). Il faut préciser que la « santé » de notre économie s'est faite au prix du départ massif de travailleurs immigrés (environ 200 000) dans les années de crise.

Ce rapide survol ne rend pas compte de la complexité des situations en Suisse. Espérons que cela suffira pour comprendre dans quel contexte se déroule l'émergence de ces révoltes : les fissures existaient, elles sont maintenant apparentes.

## Événements

Durant les années 1980 et 1981, la Suisse a connu une suite d'événements dont la portée exacte ne peut être qu'estimée à l'heure actuelle. Il est évident que l'ampleur des incidents, des prises de positions, des retournements suffit à montrer la forte secousse tellurique que les mouvements de jeunes ont occasionnée dans l'ensemble du corps social<sup>16</sup>. Passons donc à une courte évocation de ces événements :

C'est en mai 1980 qu'a lieu la première manifestation à Zürich. Le motif, qui cristallise les enjeux de divers groupes de jeunes, réside dans la contestation des crédits accordés à l'Opéra pour sa rénovation et sa transformation (Fr S : 60 millions). Les jeunes s'estiment à nouveau défavorisés dans la répartition des possibilités financières. C'est avec étonnement que les manifestants s'aperçoivent que la police défend l'opéra. Peu après, c'est l'émeute. La ville de Zürich se transforme en champ de bataille. L'incident ne reste pas isolé, mais laisse place à un embrasement général. Dans les jours qui suivent, les manifestations et les affrontements violents se succèdent ; les vitrines des magasins de luxe et des banques volent en éclats. Le mouvement prend de l'ampleur et articule une de ses revendications principales : l'obtention d'un centre autonome, espace libre qui devrait être remis aux jeunes.

D'autres villes suisses connaissent bientôt manifestations, revendications et heurts. À St-Gall, Lucerne et Zoug, et surtout, toutefois sans atteindre les proportions zurichoises, à Berne, Bâle et Lausanne.

Face à cette vague, les pouvoirs publics sont pris de court et ne savent comment répondre aux troubles. Leurs attitudes oscillent entre les tentatives de négociations, l'octroi de certains lieux autonomes (St-Gall, Zoug, Zürich, Berne, Lausanne ; à Bâle, le mouvement envahira un lieu désaffecté sans se préoccuper des autorités) et la répression violente (interdiction et dissolution de toute manifestation, acquisition d'équipements pour la police, engagement de moyens de répression : balles en caoutchouc, gaz lacrymogène, plaintes et condamnations pénales, sans compter les pressions sur les media d'information<sup>17</sup>, le système judiciaire<sup>18</sup>, les personnes ayant pris position en faveur des mouvements de jeunes).

Il faut relever d'emblée la nette polarisation des parties entre partisans et adversaires des mouvements. Les courriers des lecteurs, certaines émissions télévisées permettent d'évaluer les conflits, le durcissement des fronts.

Après une période, relativement plus calme et suite à des tergiversations financières, un retour de lame se fait dès mai 1981 : les autorités raidissent leurs positions. À Bâle, elles font évacuer le centre autonome par la police. À Lausanne, ce sont les responsables du centre qui décident de fermer face aux problèmes en présence (drogues, violence, descentes de police, etc.). À Zürich, le mouvement, qui s'est épuisé pendant une année sur des difficultés comparables et qui n'a pas reçu l'aide financière nécessaire<sup>19</sup>, se voit expulsé du centre autonome, lequel est rasé par des bulldozers dans les minutes qui suivent. À Berne, les autorités ferment le centre sous les mêmes prétextes. Les mouvements de jeunes ont beaucoup perdu de leur activité ; ils sont restés presque sans réaction devant la tournure des événements.

Ce sont les étapes marquantes de ces deux dernières années. Pourtant, il ne faut pas en rester à ces points « chauds ». Les faits et gestes des mouvements de jeunes sont bien plus nombreux. Ils ont investi par l'humour, la provocation ou la violence une foule de situations stratégiques. La partie suivante plonge dans l'univers d'expression des mouvements. Actes, pensées et stratégie serviront à illustrer les pratiques et les visions du monde qui caractérisent ces mouvements-là.

### **Expressions des mouvements de jeunes : colère et tendresse<sup>20</sup>**

Quelles sont les visions du monde que les mouvements de jeunes, par leurs actions et leurs langages, révèlent ? En particulier, quelles images se font-ils du travail ?

« La rage dans le ventre » (Die Wut im Bauch) est une expression qui revient constamment dans les « produits » des mouvements. Elle résume une attitude de condamnation radicale de la société globale et de son système de valeurs. Toute la hargne se trouve concentrée dans des formules telles que « Scheiss-System », — système de merde —, qualification per-

manente adressée à la société. L'utilisation de qualificatifs ou d'attitudes scatologiques peut se comprendre en tant que provocation au puritanisme calviniste, — Zürich, Vaud, Berne, sont des cantons protestants —, mais pas uniquement, car elle témoigne d'un profond dégoût, qui ne trouve d'égal que dans cette condamnation : « c'est de la merde ! ». Un point, c'est tout :

Dans un tel système de merde, tu ne peux absolument rien changer. Alors nous devons simplement manifester<sup>21</sup>.  
Je trouve aussi que c'est un système de merde, mais je suis bien obligé de vivre avec<sup>22</sup>.

Ce discours se retrouve dans les cercles sympathisants ou chez des personnes de situation sociale similaire (personnes en rupture, marginaux, drogués, etc.) :

La société, c'est con<sup>23</sup>.  
La vie est triste. La vie sur terre, c'est de la merde, donc autant faire ce que les autres gens ont envie de faire... et puis bon, si ça peut leur faire plaisir (jeune fille, 14 ans)<sup>24</sup>.  
Je crois que cela devient de plus en plus merdique sur la terre. La manière dont sont les choses me semble pitoyable ! C'est pour cela que je comprends tous ceux qui manifestent et déconner. Dans ce genre de monde, on est obligé de déconner (apprentie décoratrice, 18 ans)<sup>25</sup>.

Dans cette vie trop propre, « souiller » la société devient le but d'actions déterminées : déversage d'ordures sur la voie publique, manif « nus contre la violence ».

La condamnation est étayée : tous les aspects de la société se trouvent rejetés. La vie est en fait une non-vie : « vivre non survivre ». Une ligne du mouvement apparaît en filigrane : l'idée qu'il existerait une vie intacte, exempte des oppressions et des contraintes, l'autonomie. « Qui vit en fait ? Moi, j'essaie. »



Tout ce qui nous entoure est froid, mortifié ; les slogans des mouvements sont éloquents. La contestation commence par demander que le climat (géographique et physique), en tant qu'analogie du climat social, change : « Rasez les Alpes, on veut voir la mer », « L'air de cette ville ne nous convient pas », « que l'iceberg fonde »<sup>26</sup>. La Suisse est vue froide, dure, « prise dans les glaces » en opposition à une vision idéale faite de chaleur, de vie et d'amour : « Sauver la tendresse », « Une vie sans amour est un meurtre », « Je ne peux poser le besoin d'amour, que s'il y a un cœur présent ».

Les slogans, relatifs à cette vie désincarnée, nous mènent à la vision de la société comme contrainte économique, comme schéma de vie : « À quoi te sert ton fric, si tu es mal dans ta peau », « travailler, construire une maison, crever ! » (Schaffe, häusle baue, verecke !). Rejet explicite de l'idéologie du bien-être, du mode d'existence bourgeois :

J'ai vu comment mon père s'est détruit, car pour lui il n'y avait que le travail qui existait. Le rendement et la consommation sont sacrés, le reste, la plupart ne le connaît même pas. Je ne veux pas être membre d'une société malade<sup>27</sup>.  
L'idée de m'engager dans une vie qui semblait déjà toute faite m'a toujours fait horreur : apprentie de commerce, secrétaire qui sert le café au patron, le prince charmant, les enfants, une maison à soi et puis l'asile de vieillards<sup>28</sup>.  
Nous refusons de jouer à un jeu où tout le monde triche (slogan lausannois).

ou la reprise de la phrase de situationniste Vaneigem sur les banderoles lausannoises :

Nous ne voulons pas d'un monde où la garantie de ne pas mourir de faim se paie par le risque de mourir d'ennui.

Cette conception dominante de la vie<sup>29</sup> est niée aussi parce qu'elle est celle à laquelle les adultes se sont soumis. Pour donner suite à cette acception, le système est ressenti comme étant celui de la génération « adulte ». Beaucoup de slogans font référence à ce schéma de vie dépersonnalisée, où les individus ont été dépossédés d'eux-mêmes :

Le droit à la personnalité, ce n'est pourtant pas trop demander.  
Libérez votre esprit.  
Ils ont écrit dans nos têtes, on écrit sur leurs murs. Ce n'est pas encore suffisant.

Nos parents nous méprisent et nous repoussent car nous sommes comme ils auraient aimé être<sup>30</sup>.

ou dans une version reprise des courants alternatifs allemands :

Nous sommes ceux, devant lesquels nos parents nous ont toujours mis en garde.

Ce refus de la consommation, d'une vie construite sur le bien-être matériel, se traduit dans les actions. Le pillage, les vitrines brisées des magasins ont frappé l'opinion publique. En plus, le sabotage de la consommation a consisté à perturber la routine des grands magasins (souris lâchées, cartes interdisant l'entrée, vol à l'étalage). Ou, selon des pratiques connues de l'autonomie italienne, à rouler sans ticket dans les transports en commun. L'attaque contre les fourreurs est symptomatique de l'attitude anti-consommatoire : après les vols, les manteaux sont taillés en pièces et jetés dans la rivière. Le sabotage devient une pratique jouissive (cf. par exemple la chanson « Sabotage-Boogie »<sup>31</sup>). La casse constitue une « consommation à l'envers »<sup>32</sup> :



Signalisation modifiée.

s'il ne nous laisse pas réaliser nos rêves, nous briserons plus souvent les leurs, les vitrines. C'est très simple. Qu'ils contemplent une fois l'image de leur mal-développement<sup>33</sup>.

La connexion s'opère entre le refus de la consommation et le net rejet de tout ce qui rappelle le travail, dans sa conception dominante, adaptation, soumission et carrière :

Le temps de travail compte double, car il est du temps perdu 2 fois — comme temps qu'il serait plus agréable d'employer à l'amour, à la rêverie, aux plaisirs, aux passions ; comme temps dont on disposerait librement. — comme temps d'usure physique et nerveuse. Nous produisons, consommons, mangeons, dormons pour un patron, pour un chef, pour l'État, pour le système de la marchandise généralisée (Tract des trapézistes suédois, Lausanne 80).

« Ni esclaves, ni robots » écrit *Secousse sismique*, un des journaux du mouvement lausannois, qui ajoute dans ce même numéro 2 :

Les feux rouges ne sont là que parce que les gens sont tellement pressés d'aller se faire chier au boulot qu'ils sont prêts à écraser leur prochain. Amen!

[...] peut-être un jour, au nom des milliards de gens qui étouffent et qui tombent sous le joug des contraintes qu'imposent le fric et le travail. Le moment est à la révolte ! Rendons-nous compte enfin de notre état d'esclaves bien nourris mais si soumis<sup>34</sup>.

Le travail, élément central du processus d'adaptation, est repris dans les slogans et graffiti (ou encore sur les panneaux de signalisation) :

Celui qui travaille est seul fautif.  
Si acharné dans le travail, que personne ne tient.  
La spécialisation est mère de toutes les solitudes.

La contradiction entre les aspirations au développement individuel et les contraintes du système économique de production se retrouve dans l'utilisation du terme « schaffe » (tournure suisse-allemande de « schaffen »), qui signifie en même temps le travail dans sa routine, son abrutissement, ou le travail créateur. Nous retrouvons, de façon plus ou moins ironique, ce décalage dans quelques expressions des mouvements :

Seul celui qui travaille arrive à quelque chose.  
Les singes vont bosser (Affe goïnd go schaffe).  
Travailler, construire une maison, crever.

Les textes<sup>35</sup> et interviews du mouvement rejoignent cette haine de la notion établie du travail qui est comprise comme une :

programmation de l'individu, un essai de l'adapter à notre système de rendement. Aujourd'hui je refuserai aussi un apprentissage, un apprenti étant exploité 2 fois plus (jeune fille, 16 ans)<sup>36</sup>.

dis-moi donc si il y a des boulots qui ne nous endommagent pas ? Je crois qu'aujourd'hui il est presque impossible de trouver un job, dans lequel tu accomplis un travail, et qui ne soit pas dangereux pour toi. [...] Si je suis chômeur aujourd'hui, c'est une partie de mon combat car je veux me soustraire le plus possible au système et que je sais aussi, comment je peux mieux passer mon temps (jeune homme, 20 ans)<sup>37</sup>.

Ne pas se contenter d'être dominé, un sous-fifre soumis, un numéro dans un ensemble fonctionnel. Le retrait suit. Il passe par l'accent posé sur le « job », temporaire, partiel, provisoire, ne demandant pas d'engagement dans une profession, un emploi ou un service :

je préfère faire de temps à autre un job chez un de ces marchands d'esclaves de la construction et je me laisse exploiter ce temps-là<sup>38</sup>.

Cette précarité doit permettre de tenir le coup entre la vie réelle et ses propres aspirations. À partir de là, c'est la paie qui compte. Elle permet d'investir ailleurs : les loisirs, le voyage, etc.<sup>39</sup>

### *La révolte par le rock*

Dans une tentative de compréhension, il n'est guère possible de ne pas parler de l'importance de la musique, en particulier du rock, chez les jeunes et dans les mouvements. « La subversion par le rock'n'roll » lit-on sur les murs. Qu'il soit de diverses sources, le rock est devenu un des principaux véhicules des représentations sociales, forgeant une identité collective à différents groupes de jeunes (punks, new-wave, hard, etc.). C'est un des seuls aspects de la vie quotidienne qui provoquent un fort investissement — financier et/ou activiste — des catégories jeunes. Prenons quelques textes musicaux de divers styles afin

d'illustrer la vision de la société et du monde du travail qu'ils apportent (ces expressions rock ne sont pas forcément celles des mouvements, mais certaines leur servent de toile de fond).

Dans le genre « hard » (rock dur), la résistance et le combat sont exaltés devant un monde pourri et fatal :

Tu bosses toute ta vie pour payer ta pierre tombale  
Tu masques ton visage en lisant ton journal  
Tu marches tel un robot dans les couloirs du métro  
[...] antisocial, tu perds ton sang-froid  
Repense à toutes ces années de service  
Antisocial bientôt les années de sévices  
Enfin, le temps perdu qu'on ne rattrape plus.  
TRUST (un des seuls groupes « hard » qui chante en français)

Il est à relever que cet air « Antisocial » est devenu un tube en Suisse romande, — les jeunes scandent le refrain avec le poing levé —, actualisant par là-même la vague « hard » (*ACDC, Motorhead, Saxon, etc.*).

Ton salaire, c'est le salaire de la sueur  
T'as bien raison de bosser 8 heures  
Ton salaire, c'est le salaire de la peur.

Mon futur, mon passé tout est effacé  
Je ne me sens pas concerné par vos dires  
Le con et l'absurde sont mon point de mire. TRUST

Lorsque des jeunes, — à l'extérieur des mouvements de jeunes —, se mettent à écrire sur ce qui les environne, leurs représentations et attitudes prennent des allures similaires<sup>40</sup> :

La vie tourne, tourne sans jamais s'arrêter  
Faut dire qu'ici le travail est la seule raison d'exister  
Tu bosses pas tu crèves, t'es qu'un bon à rien  
Tu grattes comme une bête, tu es quelqu'un de bien  
Ta seule liberté c'est lorsque tu consommes  
Hyper, super, inter et leurs slogans débiles  
Tu remplis les coffres de ton automobile  
Et tu crois dur comme fer que tu vas devenir autonome.

Signalons que les influences peuvent être directes entre rock et mouvement. Ainsi en est-il de deux célèbres slogans des mouvements suisses-alsaciens : « casse ce qui te casse », « pas de pouvoir à personne ». Le groupe « Ton Steine Scherben » en est l'auteur<sup>41</sup>.



## Autre genre, suisse-romand cette fois :

Je suis fonctionnaire au bureau des autos  
Et derrière mon guichet ça n'est pas rigolo  
8 heures par journée onze mois par année  
Je vous jure qu'il y a de quoi devenir complètement cinglé !  
Y en a marre...  
(*Beau Lac de Bâle*, le fonctionnaire)

Dans le style punk-new-wave, la plupart des groupes s'expriment en anglais avec des volumes sonores très élevés, la compréhension en est rendue difficile. À l'évidence, l'esprit « no future, no fun, no feelings » (pas de futur, pas de plaisir, pas de sentiments), cher aux punks anglais de 1977 n'a pas disparu : avenir bouché, froideur de la société, vide urbain, planification et embrigadement de la vie :

I am, I am, I am acting like a factory  
acting like a factory  
usin' up the battery  
everything is logical  
every song's political  
*The Bucks*, I'm a factory (the message)

Dans ce monde trop aseptisé, inquiétant, urbanisé — « Ma peur se fera haine en vos cités trop grandes — (graffiti lausannois) —, le rock donne le reflet de l'attente et de l'impossibilité. Le monde étant condamné, il ne sert à rien de faire quoi que ce soit, autant bénéficier du système complètement et tout de suite : « Tout et maintenant » « Jetzt und Alles »<sup>42</sup>. Jouissance et déperdition instantanées.

Dans l'évolution musicale récente, sans oublier qu'il y a toujours des correspondances entre l'esprit du temps et la forme musicale, le rock « post-punk » tend à se déshumaniser davantage : la musique devient plus électronique (on parle d'ailleurs de « Techno-Zeit »), répétitive, froide. Les individus sont extérieurs au produit musical ; même la voix passe par le filtre de la technique. Comme si la personnalité disparaissait de cette société impersonnelle. La musique est programmatique<sup>43</sup>. Par ses exemples, nous sommes plus proches du « Apocalypse Now » que du « Paradise Now » de la fin des années 70.

Expressions d'une impuissance, d'une révolte résignée, emprisonnées dans l'immensité glaciale des cités industrielles :

Partout règnent la haine et la corruption  
Partout la violence et le fric  
La conscience de l'homme crie son désespoir  
Dans l'indifférence et le noir.

Cette masse grise qui forme ton bien-être  
Des bâtiments sans vie  
Les arbres embitemés des allées désertes  
Se fondent dans la nuit<sup>44</sup>.

## Paroles de personnes qui se sentent désorientées :

There is no reason to go where I go<sup>45</sup>.

Cet esprit du temps, qui répand partout les idées et les comportements de la résignation, — sorte de théorisation de la désillusion —, porte avec lui l'ambiguïté. Un exemple : une des chansons favorites des jeunes du centre autonome de Lausanne est un titre du groupe français « *Les Civils* » :

La crise économique, c'est fantastique  
La décadence, c'est la bonne ambiance.

Si certains jeunes sentent avec plus ou moins de précision le caractère tristement déterminé du monde, de leur propre vie, qu'ils vont devoir « perdre à la gagner » selon une expression devenue courante, la soumission rebelle qui se remarque dans leurs contestations s'accompagne aussi d'une complaisance hédoniste : la société va à sa perte, qu'est-ce qu'on peut y faire ? Cette désintégration apocalyptique devient grisante et permet toutes les outrances (violence, alcool, intolérance, etc.). Le cabaret du centre autonome lausannois s'appelle « Orwell 1984 ». Selon les explications de certains responsables, cette appellation signifie que nous sommes en route vers le monde décrit par Orwell et qu'il faudrait le combattre. Toutefois, nous nous trouvons déjà dans la société du « Big Brother<sup>46</sup> » et il n'y a plus rien à faire, excepté de s'aménager quelques îlots protégés, réserve ou centre autonome.

## Projets et revendications

Les observateurs ne veulent pas savoir pourquoi la jeunesse était si tranquille. Maintenant, ils aimeraient bien savoir pourquoi elle est si bruyante<sup>47</sup>.

Les visions du monde, l'esprit du temps nous conduisent aux buts et réalisations que les mouvements aimeraient voir s'accomplir. Avant d'en venir aux projets et revendications, il est nécessaire de se pencher sur quelques éléments de la situation des « mouvements » (il n'y a pas de terme français « *Bewegter* »), écoliers, apprentis ou jeunes travailleurs. Là aussi, à l'image des éléments contextuels (cf. point 2), les avis sont contradictoires : les analyses d'une jeunesse sage qui a endossé sans difficulté les valeurs chères à ses parents côtoient les interprétations qui veulent montrer les effets de cette intégration<sup>48</sup>, lesquels doivent se chercher au-delà des apparences.



*École ? Non merci !*

D'une enquête du Fonds national de la recherche scientifique sur l'intégration sociale des jeunes<sup>49</sup>, il ressort un pourcentage très net de satisfaits. 84 % des jeunes trouvent leur travail intéressant :

*[...] l'opinion très répandue selon laquelle les jeunes d'aujourd'hui ne s'engagent plus pour leur travail, mais veulent gagner le plus d'argent possible aussi vite et aussi confortablement que possible peut être clairement rejetée<sup>50</sup>.*

90 % sont satisfaits de leurs loisirs ; 49 % n'ont que peu à redire à la société ; 38 % affirment qu'elle doit être adaptée aux nécessités du temps ; 10 % pensent qu'il faut la transformer de manière fondamentale. Malgré que ce genre d'études utilise surtout des questions fermées, quelques éléments peuvent retenir l'attention. S'il y a une grande satisfaction, cela est dû surtout à l'intérêt au travail (80 % jugent leur travail très ou plutôt intéressant), aux bons rapports avec les collègues et les supérieurs, à l'épanouissement personnel. Lorsqu'on les interroge sur les valeurs idéales qu'ils associeraient au travail, les éléments ci-dessus ressortent renforcés. Lorsqu'on va plus loin, — pensent-ils qu'elles pourraient se réaliser — la chute est nette (environ 1/4 de diminution dans les pourcentages).

Pour d'autres chercheurs, cette satisfaction doit être nuancée :

On aurait cependant tort de ne pas écouter les voix les plus critiques : en plus d'une proportion d'insatisfaits de 5 à 10 %, qui souhaiteraient un changement radical du système actuel de formation, on compte, suivant les années et les professions, de 10 à 25 % qui ne sont que partiellement satisfaits et forment diverses doléances. Plus d'un tiers des apprentis (36 %) n'embrasseraient plus la même profession si le choix était à refaire<sup>51</sup>.

Selon la même étude, les apprentis demanderaient principalement un plan de formation plus systématique, une meilleure rémunération et une réduction de la durée du travail.

Des témoignages de militants des mouvements ou de sympathisants ont mis en évidence (cf. point 4) leur refus du travail en tant que forme brutale d'exploitation, leur insatisfaction à l'égard de l'apprentissage ou du labeur, leur reflux vers le travail précaire ou parfois vers le chômage volontaire. Si nous revenons à des sources moins scientifiques et officielles, la situation d'un certain nombre de jeunes reçoit un éclairage autre :

Dans la ville de Zürich, les conditions de vie et de travail des jeunes ne sont de loin pas aussi bonnes que ce que prétendent toujours les organes officiels.

Des apprentis sont tourmentés soit par les heures supplémentaires/ soit par du travail le dimanche/ par un système de notes sur la place de travail/ le salaire au rendement/ la pression des notes. Ils sont nommés volontaires et sont des travailleurs non-reconnus. Ils sont forcés de remplacer la main-d'oeuvre qualifiée.

Chez les écoliers, la situation n'est guère meilleure : pression du rendement et des notes/ sélection/ limitation de la liberté d'expression dans les écoles, etc.

SUBITO, journal du mouvement zurichois, n° 1, 1980.

On trouvera encore d'autres témoignages semblables à ceux rapportés ici (cf. note 52 ou la partie 4) :

Ainsi que nous l'avons déjà mentionné le travail est souvent vécu comme monotone, la qualité de travail laisse à désirer. La persécution et le stress sont fréquemment avancés. Beaucoup d'apprentis expriment le désir d'un propre rythme de travail, d'un temps de travail plus coulant. La question portant sur le sens du travail se repose constamment. Ils considèrent le choix de la profession de manière critique. Il s'est avéré que la profession n'a pas été choisie suivant les dispositions personnelles, car la formation n'était pas suffisante pour pouvoir le faire<sup>53</sup>.



Au vu de ce genre de témoignages, la situation de ceux qui ont fait ou sont en train de faire l'expérience du travail, ainsi que de ceux qui s'y préparent, apparaît comme un enjeu principal du système de production et de son armature idéologique. Les situations de travail font place à des revendications : formation pratique, commissaires d'apprentissage, formation par des tiers, heures hebdomadaires, salaires, examens, etc.<sup>54</sup>. Elles sont reprises par les mouvements de jeunes en tant que point de départ pour d'autres revendications extra-professionnelles. En parcourant les « produits » des mouvements, on voit pourquoi, vu le contrôle et l'enrégimentement consensuel qui existent au sein de la sphère du travail, ils investissent plutôt dans la sphère des loisirs. Mais utiliser ce dernier terme est inadéquat. Car ainsi que l'annonce un de leurs slogans — « kei Freiziitororganisation e Lebensform » — c'est tout un mode de vie que les mouvements désirent mettre en place.

La « principale » revendication des mouvements fut l'octroi d'un centre autonome. À côté du refus du monde industrialisé, (« bourgeois », « Bürgerwelt »), cette jeunesse exige de l'État les conditions de sa survie.

En ce qui concerne Zürich, — cela se retrouve dans d'autres villes —, le centre autonome ne correspond pas seulement à la création d'un mode en marge. Il actualise le besoin d'un espace pour la création et le développement de formes culturelles propres à la jeunesse. La musique en est une des principales. La place du rock dans la constitution des représentations a été abordée plus haut. À Zürich, une partie des causes de l'explosion de mai réside dans l'inexistence d'endroits pour le rock. Face au crédit de 60 millions pour l'opéra, il ne trouve pas droit de cité :

Je laisserai la question ouverte quant à savoir si les concerts pop sont de la culture (mairie de Zürich)<sup>55</sup>.

Le développement des radios pirates (Radio 24 portée par la jeunesse), les programmes rock-pop anglo-saxon de la radio nationale, l'émergence d'une scène rock-punk-new wave en dehors des circuits commerciaux accréditent cette importance. Peu avant les événements, les jeunes socialistes de Zürich avaient lancé une initiative demandant que 1 % du budget de la ville soit donné à la culture rock-pop-folk-jazz<sup>56</sup>. Des groupes activistes, tels que « Rock als Revolte » (RAR, Rock comme révolte), « Freaks am Freitag » (Freaks le vendredi), « Aktionsgruppe Rote Fabrik », sont des ensembles qui préfigurent certaines revendications. En ce sens, le rock place la compréhension du phénomène sur le terrain de la révolte culturelle : « Wir sind die Kulturleichen der Stadt » (Nous sommes les cadavres culturels de la ville), « Plus de place pour notre culture » sont parmi les premiers slogans du mouvement zurichois.

La revendication culture-espace s'insère dans une foule d'autres exigences. Il est frappant que l'opinion publique, les media n'aient gardé comme images des mouvements, que l'absence de demandes claires, l'incertitude, la démarche chaotique. Une fois que l'on a saisi quelle est la vision du monde de ces mouvements, la signification du mode de vie et de leurs cultures, on arrive vite, en parcourant les produits des mouvements à appréhender ce qu'ils ne veulent pas autant que ce qu'ils exigent.

## *Vivre, pas survivre !*

Voyons quelques-unes de ces revendications. La liste n'est pas exhaustive. Elle comprend un large éventail de problèmes :

- habitations bon marché
- levée des inculpations
- moins de béton, contre la croissance incontrôlée de la ville
- une économie pour l'individu et non l'inverse
- une psychiatrie sans psychiatre
- contre les quartiers de haute sécurité et les cellules d'isolement dans les prisons
- légalisation du haschisch
- amour libre, bisexuel, homosexuel ou normal chiant (stink normal)
- énergies en accord avec l'environnement
- contre l'atteinte aux droits d'expression et les interdictions professionnelles
- plus d'idées moins d'idéologies
- participation à l'école et dans l'entreprise
- égalité des droits entre hommes et femmes
- contre votre chaos destructif, pour le nôtre constructif
- plus de tendresse et un climat plus chaud dans notre ville
- que fonde la banquise<sup>57</sup>

Large ensemble de sujets qui préoccupent le mouvement zurichois. Il paraît bien que la disparité des revendications n'a d'égal que le caractère composite des manifestants. De plus, ces positions-propositions ne sont adressées à personne... et à tous. Elles ne constituent pas un programme, mais un cadre de références.

Autres textes, autres exigences, délimitées selon un « public spécifique » ou un « sujet » : les enfants (place de jeux, dimensions des classes) ; les toxicos (communautés thérapeutiques) ; apprentis, collégiens et étudiants (cf. plus haut pp. 14/15) ; « merde des media » (monopole d'information de la presse) ; immigrés ; vieux (contre les asiles-décharges, la prolongation artificielle de la vie) ; qualité de la vie (transports publics, environnement, pas de système policier de surveillance, contre les centres commerciaux) ; culture (contre le business rock-jazz, pour le théâtre alternatif, subventions, Rote Fabrik)<sup>58 59</sup>.

Zürich est l'exemple même des multiples positions défendues par les mouvements de jeunesse au gré des courants successifs. Cette métropole économique a un long passé de luttes. De plus, des problèmes d'urbanisation et de logements sont apparus de manière aiguë.



### *Vivre, pas survivre.*

Ainsi, le logement est un des thèmes revendicatifs du mouvement zurichois : occupations d'habitations, manifestations sur la pénurie et la cherté, créations de bidonvilles habités (« Chaotikon » I, II et III).

Dans les autres villes, les revendications sont plus restreintes. Le centre autonome constitue la demande principale. À Lausanne, elle est accompagnée de la légalisation du haschisch, de l'affichage libre, du droit de manifestation, de la destruction du fichier homosexuel, de l'accès aux établissements publics. Les exigences énoncées reflètent souvent les discriminations auxquelles les jeunes estiment être confrontés dans la vie quotidienne (contrôle policier, expulsion des bistrotts). Ils veulent atteindre la satisfaction des besoins matériels immédiats<sup>60</sup> :

Nous voulons aussi sept jours fériés par semaine pour les flics, la suspension de toutes les poursuites, fondre le béton,

une réforme scolaire, un habitat bon marché, pas de centrales, plus d'arbres, de l'eau propre pour les poissons intoxiqués, moins de stress, les transports gratuits (Mouvement bernois) <sup>61</sup>.

Nous voulons tout, tout de suite un espace, dans ce monde de merde que de toute façon nous n'arriverons pas à transformer <sup>61</sup>.



« Nous nous sommes vraiment faits couillonner »

La revendication du tout, tout de suite (« Subito », « Jetzt und Alles ») tient une place centrale. Cette impatience se définit par rapport à un système politique qui n'a fait que pratiquer la temporisation. La haine viscérale de toute forme de discussion traditionnelle, qui ne sert qu'à « noyer le poisson », à faire perdre consistance aux besoins émergents par des usages parlementaires soporifiques, se retrouve dans les actions symboliques, les manières de travailler des mouvements : refus de l'organisation rigide et hiérarchisée, de la délégation, des leaders (« No leaders », « Keine Macht für Niemand »), rupture radicale avec les formes usuelles de discussion <sup>62</sup>. Rejet aussi de l'État, des politiciens, de cette démocratie fictive : « Il y a plus de lumière dans le trou du cul d'un manifestant que dans le cerveau d'un politicien (ou dans le casque d'un policier) », « Puisqu'ils ne se remuent pas, il faut bien que l'on s'agite », « Legal-illegal-scheisslegal », « Élisez le grand Orang-Utang du zoo de Zürich au Conseil de ville ».

Ces slogans sont assez explicites pour mesurer le fossé qui s'est creusé entre les mouvements et les représentants du système politique. Afin d'insister sur

la décrépitude dans laquelle serait tombée le système libéral, les mouvements ont lancé dans les élections des candidats plus ou moins fantoches. Un de ceux-ci rencontra à Zürich un certain succès <sup>63</sup>, illustrant que les partis politiques n'étaient porteurs que d'idéologies trompeuses :

Nous n'avons pas d'histoire. Nous n'avons qu'une vie. Nous avons le droit de concrétiser un bout d'utopie ici et maintenant. Nous sommes des gens qui ne veulent pas trouver leur bonheur dans la trace de la sécurité concertée. Nous voulons chercher des nouveaux chemins — peut-être serons-nous gagnants ou perdants — nous garderons toujours une chose : la volonté de trouver une vie exaltante en dehors des modes, des remous du temps, des idéologies et religions sécurisantes et attrayantes <sup>64</sup>.

La césure société établie/mouvements est nette. Pour les mouvements, cela consiste à développer une culture propre, une langue particulière (une sorte de « slang », un argot qui puise dans la culture jeune, le dialecte ou l'anglais du rock) <sup>65</sup>.

Dernier élément, qui conditionne fortement l'articulation des projets, revendications et représentations, la crainte du futur. Ce n'est pas qu'une sorte de pessimisme de circonstance. C'est une peur tenace devant l'évolution de la société et du monde. L'environnement menacé, la prolifération atomique, le contrôle des individus sont autant de composantes de l'univers de référence des jeunes :

J'ai une trouille bleue devant la décadence du monde. Moi, je ne vais pas manifester. Je ne sais pas comment on peut résoudre les problèmes. J'ai peur du futur. Comment peut-on s'en sortir ? Je ne veux absolument rien savoir de la politique. Ce qui se passe en politique est faux, mensonger <sup>66</sup>.

Ces craintes, ce désappointement sont présents dans la culture jeune depuis un certain nombre d'années. Nombre d'individus se rendent compte de la finitude possible, immédiate du monde dans lequel nous vivons. Les mouvements de jeunes avancent des arguments qui tendent à montrer les fondements rationnels de la peur. La conséquence, au niveau de leurs projets, en est l'instantanéité, face à une société vue sans espoir, sans avenir. « No future » criaient les punks en 1977. La résignation à cette situation sans issue nous fait mieux comprendre des slogans paradoxaux tels que : « Pas de futur, faisons-le » ou « Tu n'as aucune chance, saisis-la » <sup>67</sup>.

## Réactions des autorités et des citoyens

S'attaquant durement à la valeur « travail », au « rendement », aux visions dominantes de la société suisse, les mouvements de jeunes suscitèrent des réactions négatives de la part des autorités politiques et de la majorité des citoyens. Pour les premiers, en nous concentrant sur les images données des mouvements et non sur les réponses stratégiques des pouvoirs publics aux revendications, la procédure consiste surtout en un étiquetage (labelling) :

asociaux fondamentalement asociaux, paumés, petits merdeux, marginaux, émeutiers, casseurs, etc.

Quelques dizaines de meneurs, beaucoup de *suiveurs*. Des casseurs, quelques gauchistes, des drogués (« il n'y a pas de drogués heureux »), des « paumés ». Tous jeunes. Des marginaux en tout cas<sup>68</sup>.



L'amalgame effectué permet de « pathologiser » les contestataires et de les rendre responsables de leur éventuelle marginalité<sup>69</sup>.

Pour les autorités politiques, l'essentiel de l'argumentation, qui sera présente sous une forme amplifiée dans l'opinion publique, tient dans les éléments suivants : « ces jeunes », « mauvais », parce qu'il y a « une bonne jeunesse », ne sont en fait pas travailleurs ; ce sont des « fainéants » — « Faites donc une

fois quelque chose, allez travailler !<sup>70</sup> » ; des « profiteurs », des « paumés » ou des « marginaux ». Leur révolte est celle d'« enfants gâtés<sup>71</sup> », qui n'ont jamais eu à se sacrifier, ni à vivre des périodes difficiles ; ils ne veulent pas participer à l'effort économique, mais veulent quand même en être les bénéficiaires.

À cette argumentation se joint l'affirmation que ces révoltes sont téléguidées, soit par on ne sait trop qui, soit par des révolutionnaires professionnels venus de l'étranger, soit par Moscou<sup>72</sup>. Signalons que ces griefs opposés aux contestataires ne sont pas nouveaux, puisqu'ils circulaient déjà en 1968<sup>73</sup>.

Dans la population, ce sont surtout « les petites gens qui ont réagi le plus<sup>74</sup> » et le plus violemment (cf. note 62). On peut rapidement se rendre compte de l'importance de la valeur travail dans le discours populaire sur « ces jeunes qui ne travaillent pas assez » :

Je connais une solution. Faites-les travailler 10 heures par jour, le samedi aussi, alors ils seront contents de se reposer le dimanche.

(courrier des lecteurs, Tages-Anzeiger)<sup>75</sup>

Chaque citoyen, qui accomplit propre en ordre son devoir, qui travaille ses 8 à 9 heures par jour, qui paie ses impôts régulièrement et qui se tient aux lois de notre État de droit, doit se sentir peu à peu bête et dupé.

(courrier des lecteurs, NZZ)<sup>75</sup>

Ils ne veulent même pas travailler. Du travail, ils n'en parlent pas, c'est pour cela que nous devons aller chercher tellement d'étrangers pour travailler en Suisse.

(téléphone d'un ancien membre du Parti socialiste à l'auteur)<sup>75</sup>

Ils sont sales, chevelus et paresseux [...] Ils n'ont pas vécu la guerre et s'amuse ici ! Ils ne veulent même pas travailler — seulement jouir. Parasites !

(spectateur d'une manifestation)<sup>75</sup>

Le travail est notre « richesse nationale ». Cette notion a été adoptée par la grande majorité de la population. Sa réaction est d'autant plus passionnelle qu'elle se trouve confrontée à des mouvements qui refusent cette base idéologique et met en évidence les sacrifices passés : « on a tellement fait pour eux », « on s'est tellement privé », « nous, on l'a roté », « j'ai eu le poste et le poste m'a eu ». L'impatience des mouvements de jeunes se saisit aussi dans cette assimilation de la génération adulte au régime de la gratification différée.

## Formation professionnelle

### LA RÉPUTATION DU TRAVAIL SUISSE

La qualité du travail, qui fait la réputation de la Suisse dans le monde, est essentiellement le fruit des connaissances professionnelles et du savoir-faire de nos ouvriers, employés et cadres.

C'est notre seule richesse nationale, qu'il convient non seulement de préserver, mais d'améliorer dans la situation économique difficile que nous vivons. 130.375.726

Les citoyennes et citoyens conscients de la nécessité de sauvegarder notre atout le plus précieux, la réputation du travail suisse, diront

# OUI

à la nouvelle loi sur la formation professionnelle, le 3 décembre prochain.

Comité pour la nouvelle loi sur la formation professionnelle.  
J.-Cl. Chappuis, resp.

24 heures, 23/11/1978.

Le « subito » s'oppose à l'attente : un jour vous aurez ce que vous désirez, pour autant que maintenant vous acceptiez de vous restreindre. Cette satisfaction renvoyée au futur, qui n'est peut-être qu'éventuelle et partielle, est identique aux discours patronaux : nous sommes tous dans le même bateau, si vous acceptez ce que nous vous offrons à l'heure actuelle, nous pourrions vous donner des avantages et davantage peu à peu. Car ainsi le gâteau s'agrandit, les parts augmentent en valeur pure (cependant la répartition n'est pas touchée). C'est un autre point de rupture que nous atteignons ici. Par rapport à 1968, aux révoltes survenues dans divers pays d'Europe<sup>76</sup>, la revendication du paradis a disparu, il reste le « Now ».

Ce n'est pas que dans la génération des adultes que se concentre l'ensemble des réactions défavorables. Des jeunes, en particuliers des apprentis, reprennent à leur compte un certain nombre de présupposés du sens commun :

Ils veulent seulement une planque pour le hasch et les armes. Ceux qui manifestent sont des casseurs qui ne savent pas quoi faire. Mon opinion, c'est que c'est des idiots complets, qui n'ont pas de travail ou qui ont un foyer malsain ou qui sont des drogués et qui sont contre notre monde actuel (apprenti, 16 ans)<sup>77</sup>.

Ces gens qui manifestent devraient d'abord apprendre à travailler et après ouvrir leur gueule... (apprenti, 16 ans)<sup>77</sup>.

D'autres trouvent l'intervention de la police justifiée contre ces profiteurs : de plus cela coûte de l'argent à la collectivité. À côté de la passivité des étudiants, — pour ainsi dire pas de mouvement à l'intérieur des Universités —, la violence de ces positions tranche. Elle peut se comprendre en ce que les apprentis sont en train de faire « l'apprentissage » du monde du travail, lequel a été façonné par des adultes. Les apprentis sont sous pression et ils se sentent agressés par la radicalité de la remise en question<sup>78</sup> :

[...] contrairement à ce que l'on pense souvent, ce n'est pas sur le terrain idéologique (la politique et la religion) que se situent les ruptures entre les générations, mais sur celui considéré comme le plus important par les jeunes eux-mêmes : la façon de vivre, le rapport avec le corps, la manifestation des sentiments. C'est sur ce terrain que se construit l'identité d'une génération et que les parents cessent d'être des initiateurs et des modèles pour devenir des gêneurs, parfois des adversaires<sup>79</sup>.

Les conflits sur le mode de vie, donc sur la place du travail sont fondamentaux pour expliquer 1) l'ardeur avec laquelle les valeurs de la société ont été protégées par les travailleurs eux-mêmes, les « petites gens », l'establishment politique et syndical ; 2) le porte-à-faux qui existe entre l'imagerie véhiculée par la majorité de l'opinion publique, qui tend à circonscrire ces révoltes à des constatactions de « non-travailleurs », et la composition réelle des mouvements. C'est ce deuxième aspect qui va être traité maintenant.

### Composition socio-professionnelle des mouvements

La « raison du travail » s'est appliquée avec force. La réplique idéologique se le devait, ne serait-ce qu'afin d'égaliser la violence symbolique et physique des événements. Mais qui participe à cette explosion ?

Ce qui est marquant, par rapport à la dominante intellectuelle et estudiantine de 1968, c'est la forte présence de jeunes travailleurs, d'apprentis et justement son caractère juvénile. Quelques chiffres à titre d'illustration (nous ne disposons que des chiffres de Lausanne et Zürich) :

Nationalité	Zürich <sup>80</sup>	Lausanne <sup>81</sup>
Suisses	87,4 %	83,4 %
Étrangers	12,6 %	16,6 %

Il n'est pas possible de connaître la proportion d'immigrés, ceux par exemple de la 2<sup>e</sup> génération et porteurs de la nationalité suisse ou ceux non naturalisés parmi les étrangers. Mais il semble sûr qu'ils ont participé à ces mouvements, vu qu'on les retrouve nombreux parmi les jeunes travailleurs et apprentis.

Âge	Zürich	Lausanne
-18 ans	24,6 %	26,7 %
18-20 ans	20,9 %	18,4 %
20-25 ans	31,5 %	38,4 %
+ 25 ans	23,0 %	16,5 %

Professions	Zürich	Lausanne
apprentis	18,8 %	12,6 %
étudiants	6,4 %	23,3 %
écoliers	14,6 %	9,2 %
salariés	45,4 %	34,4 %
sans activité	2,3 %	13,5 %
fonctionnaires	15,0 %	7,1 % <sup>83</sup>

(employés) <sup>82</sup>

Cette diversité, avec cette dominante apprentis-jeunes travailleurs, est un élément fondamental à retenir. De tels mouvements se caractérisent par des cercles concentriques, où l'on va des simples sympathisants au noyau militant, et on retrouve dans chacun d'eux ce caractère composite. Le mouvement rassemble aussi bien ceux qui ont fait 68, qui ont tenté la marche à travers les institutions et qui ensuite se sont détournés des formes traditionnelles du militantisme politique, que des jeunes individus qui font l'expérience du travail ou du système scolaire. En ce sens, les mouvements bénéficient de l'expérience mémorisée de 1968 et des luttes qui ont suivi, des désillusions consécutives et de la juvénilité spontanéiste de jeunes salariés. Ces événements constituent la première émergence d'un prolétariat culturel et social uni par ses disparités :

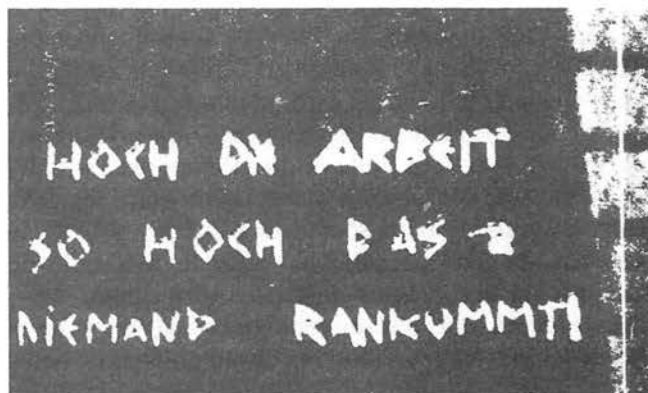
le mouvement de 1980/81 n'est ni un pur mouvement de jeunes — la catégorie des 20-30 ans est fortement représentée — ni un pur mouvement culturel, même s'il cumule en lui plusieurs cultures alternatives : rockfans,

punks, fumeurs de haschisch, indiens métropolitains, verts et autogestionnaires, socialistes chrétiens, anarchistes et communistes de toutes provenances. Vu de la structure sociale, c'est sans aucun doute un mouvement prolétaire, qui, sans doute, a attiré vers lui tout un ensemble d'étudiants et d'intellectuels <sup>84</sup>.

Les mouvements de 80/81 font la jonction entre des formes de refus culturel (rock, par exemple), des projets politiques divers (antinucléaires, autonomistes, etc.) et des marginalisés (drogués, homosexuels, petits délinquants, etc.). Le lien se tisse justement entre ces positions en marge, volontaires ou subies, entre ces tentatives de résister aux divers processus d'intégration sociale. « Leur voie est fautive, dérailons. » « Nous nous dresserons contre tous ceux qui nous volent notre vie <sup>85</sup>. »

#### « mouvement des jeunes » — « immobilisme ouvrier » ?

La mise en cause du travail, du modèle de développement économique de la société industrielle ne pouvaient pas laisser indifférents les représentants établis des travailleurs. Les événements ont progressivement amené la cassure entre le « mouvement des jeunes » et le « mouvement ouvrier », lequel est ressenti de plus en plus par les contestataires comme une institution rigidifiée, qui ne peut plus se faire porteuse d'alternatives, ni d'ailleurs ouvrir ses rangs à la jeunesse en rupture. On peut trouver trois points de fractures qui peuvent expliquer la cassure graduelle :



« Si haut placé le travail que personne ne l'atteint »



1) les positions incertaines des groupes politiques et syndicats de gauche sont patentes dès le début des événements. Certains (parti socialiste ouvrier — trotskyste —, POCH — organisations progressistes de Suisse —, d'autres groupes minoritaires) ont tenté de se rapprocher, de frayer avec les manifestants. Mais par le refus strict de toute forme de politique institutionnalisée et par crainte d'être récupérés, les mouvements n'en ont pas voulu, rejetant avec force nombre de sympathisants actifs ou potentiels.

Du côté de la gauche institutionnelle, — partis et syndicats —, les positions furent marquées par l'ambiguïté, allant du soutien mesuré au rejet hostile, laissant place soit à une interprétation légitime des revendications, soit à l'apologie du travail, de la classe ouvrière, du système productiviste. Le parti du travail (communiste) a eu une attitude de profond rejet, surtout de la part de ses dirigeants :

Nous ne saurions nous lier à Lôzane bouge.

Il faut constater que le mouvement est sans caractère ni contenu, ni perspectives politiques<sup>86</sup>.

Il jugeait que ce « rapport primaire de rejet au parti » ne pouvait correspondre aux positions qu'il entendait défendre<sup>87</sup>.

Pour le parti socialiste, formation assez forte en Suisse, les événements ont constitué le démarrage d'une crise interne profonde. L'aile gauche de ce parti, bien représentée à Bâle et à Zürich, ainsi que les jeunesses socialistes, ont soutenu les revendications des jeunes, ont offert leurs médiations ou ont milité dans des groupes de défense (justice, presse, etc.). Mais cette solidarité a été jugée excessive par de nombreux membres du PS. Les conséquences ont été graves : à Zürich, les conflits furent tels qu'ils ont provoqué la création de 2 listes concurrentes aux élections, lesquelles ont vu les candidats non-investis par le parti, soutenus par l'aile droite, l'emporter. À Bâle, on est en train d'assister à une scission entre les deux ailes. De plus, le parti socialiste a dû enregistrer une foule de démissions suite à l'attitude favorable de militants ou de certaines instances dirigeantes.

Les syndicats, qui sont souvent conçus par les mouvements comme les représentants des intérêts des « pères de famille », ont tergiversé, partagés entre le soutien (« la contestation du travail lui-même ne peut laisser indifférent », « Gewerkschafter kämpfen mit » [les

syndicalistes combattent avec vous]) et l'hostilité (« ils foutent en l'air des ouvriers »).

2) Incidents du 1<sup>er</sup> mai 1981 : cette date peut servir de point-charnière. La gauche institutionnelle et les syndicats vont réagir avec dureté face aux perturbations que les mouvements de jeunes occasionnent lors des cortèges traditionnels. Les jeunes prennent la tête de ces « processions », scandant des slogans comme « le travail rend fou », « Travailler, c'est trahir le prolétariat ». À Bâle et Zürich, jeunes et participants à la « fête du travail » en viennent aux mains. Après les heurts, les positions sont claires :

Des événements tels que ceux du 1<sup>er</sup> mai ne peuvent être tolérés plus longtemps. Maintenant, la police et la justice doivent intervenir, dans le cadre de notre ordre légal, avec toute la dureté nécessaire. La considération pour ces fauteurs de violence n'est plus de mise. (Président du Parti socialiste)<sup>88</sup>

Nous avons des moyens politiques et démocratiques pour modifier notre ordre social. Il n'y a pas place pour les barres de fer. (Président du Parti socialiste suisse)<sup>89</sup>



« Celui qui travaille est seul fautif »

Le parti du travail dénonce les brutalités, ainsi que la manière d'agir d'une minorité désabusée sans position de classe, se confinant dans l'impasse du plaisir pur<sup>90</sup>. Le recours à une argumentation usuelle (discours de l'ordre, mythe de la classe ouvrière, culte du travail et de la croissance, etc.) montre, si l'on se remémore le discours des mouvements, les décalages croissants entre ces positions. Une autre divergence, dont la signification se comprend au niveau de la dynamique des mouvements sociaux, porte sur le réel caractère révolutionnaire des mouvements de jeunes. Exemple de la controverse, un politicien déclarait quelques mois avant ce 1<sup>er</sup> mai 1981 qu'ils représentaient « la première fissure dans la voûte de béton du consensus helvétique<sup>91</sup> », puis après les heurts, il affirma que la

situation révolutionnaire ne pouvait être créée que par les travailleurs<sup>92</sup>.

3) Les thèses de *Löwenthal*<sup>93</sup>. L'opposition totale qui s'est manifestée entre les mouvements de jeunes d'une part, les travailleurs et leurs représentants d'autre part, nous permet de faire le lien avec les arguments de *Löwenthal*. *Cet idéologue de la social-démocratie allemande analyse les rapports entre ces deux adversaires. La RFA a des possibilités de vie alternative, de forts mouvements sociaux (écologistes, pacifistes, jeunes, squatters, etc.). Mais l'argumentation peut s'appliquer aussi à la Suisse. En gros, l'idéologue estime que les travailleurs sont favorables à la poursuite du développement écologique. D'après lui, la SPD, parti de ceux qui travaillent, n'a rien à faire avec les marginaux. La vision du monde des alternatifs est incompatible avec le maintien de la société industrielle. De plus, cette jeunesse vit sur le dos de la majorité qui travaille.*

*Ces analyses recourent celles que font aussi les partis en Suisse et à un degré moindre, ce que pense l'opinion publique dans sa majorité. Rejet et méfiance, contribuent à revaloriser le travail, source d'identité :*

[...] En particulier, le parti du travail tourne le dos à cette idéologie des marginaux, dont le noyau représente le refus du travail et qui s'exprime dans des slogans tels que « qui travaille est bête ». Nous tenons cette attitude pour asociale et méprisante à l'égard du travailleur [...] <sup>94</sup>.

### **Jeunesse en rupture : émotionnelle, anarchiste et pessimiste <sup>95</sup>**

L'émotion a toujours été centre des actions et pensées des mouvements de jeunes. Les slogans, « sauvez la tendresse » (Rettet die Zärtlichkeit) « Colère et tendresse » (Zärtlichkeit und Zorn), les phrases dénonçant la froideur et le vide de la société révèlent la vitalité de ces sentiments. Le « mouvement » dispose d'une émotionnalité collective ; il existe une identité minimale par-dessus les évidentes disparités. Ce qui n'empêche d'ailleurs pas l'accent porté sur le caractère individualiste, hédoniste des membres. Une forme d'égoïsme de masse qui se cristallise sur la satisfaction immédiate de besoins particuliers : espace autonome, drogues douces, habitation, etc. Le tout

pour soi. « Ich — und nicht die Gesellschaft » explique un slogan. Les mouvements revendiquent pour eux-mêmes sans vouloir faire du prosélytisme. Ces attitudes ne sont pas spécifiques aux mouvements de jeunes : divers produits de la culture de masse participent d'un courant semblable (vie disco, publicité)<sup>96</sup>. L'accent mis sur la jouissance, sur le plaisir nous ramène à 1968 et aux contre-cultures de la fin des années 70. Les commentateurs ont insisté sur ce qui distinguait les mouvements de 80/81 des contestataires précédents : autre composition socio-professionnelle, absence de projet de société, anti-intellectualisme, etc. Ne pourrions-nous pas voir ce qui les rapproche, non pas afin de montrer que tout cela s'est déjà déroulé ailleurs, mais bien pour saisir la dynamique qui d'un mouvement à un autre, constitue de nouvelles formes de contestation ?

### *Prolétariat culturel ou nouveau lumpen ?*

La composition des mouvements de 1980/81 est différente (cf. point 7). Qu'est-ce que cela signifie ? La contestation, les luttes viendraient-elles d'autres individus et d'autres catégories sociales que 12 ans auparavant ? Après la réinsertion des étudiants contestataires des années 67-70, l'exclusion des membres rebelles ou le départ de ceux qui voulaient tenter l'alternative (communautés, entreprises parallèles, etc.), l'hypothèse est qu'une sorte de nouveau prolétariat contestataire se serait formé. Il ne serait pas fondé sur des critères d'appartenance de classe, mais viserait à rassembler des personnes en rupture, des rejetés, des contre-cultures diverses :

[...] ce n'est pas une protestation des enfants de bourgeois uniquement, mais aussi une protestation de ceux-ci. Cette fois, la classe inférieure est de la partie : l'écolier sans perspective d'emploi, l'apprenti qui a balancé son apprentissage, le fugitif qui a délaissé la maison, le sous-prolétaire, le cas social par excellence<sup>97</sup>.

Estropiés, pédés, ivrognes, junkies, maguts, nègres, poseurs de bombes, pyromanes, truands, taulards, femmes et tous les danseurs de rêve afflueront en foule pour brûler les pères<sup>98</sup>.

Ce contre-monde (Gegenwelt) réunit des prolétaires et des sous-prolétaires, des individus qui choisissent de ne pas s'intégrer dans l'ordre social, ce qui

entraîne pour certains un déclassement, une descente volontaire (freiwilliger sozialer Abstieg<sup>99</sup>). Ce nouveau lumpen revendique son autonomie, son droit à l'existence.

### *Amour et Anarchie*

Le A d'autonomie se confond avec le A d'anarchie. L'anarchie ne se trouve pas constituée politiquement, elle se développe en contre-point de l'ordre, de la soumission. Les murs se recouvrent des slogans du « chaos » : les « émeutiers » sont surnommés « Chaoten » ou apôtres du chaos. La puissance de leurs attaques, violence physique ou agressions symboliques, met l'État et ses institutions sur le « qui-vive ». Pour une partie des manifestants, la répression dont ils sont l'objet est le premier acte visible de l'État. Cela peut d'ailleurs avoir une influence sur le futur : si la confrontation avec la puissance publique se passe aussi mal que lors des événements de 80/81/82, quelle peut être encore la participation civique des jeunes, rebutés par la brutalité physique et symbolique de l'appareil d'État (exemple : un centre autonome rasé au bulldozer, ce qui évite la poursuite des négociations) et déjà préalablement dégoûtés des formes traditionnelles de la démocratie ?

Les mouvements laissent l'impression que le seul ennemi, c'est l'État<sup>100</sup> : les tracts pastichent, caricaturent les figures marquantes de la scène politique. L'État serait responsable de tout, y compris des faits et gestes dont la responsabilité ne lui incombe pas (système de production, consommation). L'économie de marché, les multinationales, les banques se trouvent peu mises en cause, si ce n'est en tant que participants à la société de consommation. Le pouvoir économique laisse à l'État le rôle de légitimer le système en place et de maîtriser les révoltes. En dehors de l'État, l'ennemi reste impersonnel. Ce sont les « agents » de l'appareil politique (municipaux, parlementaires, membres de partis de gauche) qui se font agresser, parfois physiquement, par les « émeutiers ». Ils sont pris en sandwich entre les exigences d'ordre des partis de droite et les griefs qu'évoquent les mouvements. Il n'est donc pas étonnant, au vu des rapports de force, d'assister à un renforcement des partis prônant « moins d'État », puisque d'une part l'État

n'est pas capable de maîtriser les révoltes naissantes, et que d'autre part les accusations portées contre l'État peuvent être reprises en un cheminement différent par les partis « bourgeois ».

L'anarchisme des mouvements de jeunes leur fait rejeter toute expression de politique institutionnelle (doctrine, hiérarchie, délégation, organisation). Les partis ou leurs idéologies (« droite » ou « gauche », capitalisme ou socialisme) sont les gestionnaires d'une même société.

D'autres institutions se trouvent attaquées : la prison, la psychiatrie, la science, instances chargées du contrôle des individus étiquetés « déviants ». De même les lieux privilégiés de la consommation intellectuelle : théâtre, cérémonies culturelles, opéra (perturbation du concert Karajan à Berne, par exemple). Révolte et mode vie agressent le modèle de la société consumériste (« Arbeit-Leistung-Konsum-Schema<sup>101</sup> ») : pillage des magasins, vol à l'étalage, perturbation des achats, sit-in au Mac Donald, etc. Ces actions, où l'humour et la provocation ne sont pas absents, un certain type de visions du monde, et les revendications mêlées sont très proches des mouvements de la fin des années 70 (Yippies américains, Provo-tariat hollandais, cf. la note 76).

### *Travail — Famille — Patrie*

Ils sont allés chercher de la main-d'oeuvre, ce sont des hommes qui sont venus.

Max Frisch, au sujet des immigrés

Le mythe du travail n'a plus cours dans les mouvements de jeunes. Le labeur émancipateur<sup>102</sup> ? Il a fait progresser les travailleurs vers le bien-être à coups de sacrifices, ce qui ne signifie pas qu'ils soient dans une situation meilleure aujourd'hui ; il a ses effets « secondaires » (stress, maladies, dépendances, tensions familiales, etc.) ; il participe toujours de l'idéologie libérale de la réussite individuelle (« chacun peut s'il le veut »). Les mouvements s'attaquent à cette valeur travail telle que la voient les membres des couches populaires ou telle que le discours dominant sur le caractère libérateur et éducatif du travail la diffuse<sup>103</sup>.

À ce point, deux interprétations sont possibles au sujet des rapports que ces contestataires entretiennent avec le travail et l'idéologie afférente :

Mon opinion est que le mouvement zurichois est semblable à ce qui se passait en Italie en 1977, mais nous sommes déjà plus loin. Les gens, qui ont participé au mouvement de Zürich, sont déjà au-delà de la problématique du refus du travail. Elle a à peine été discutée en ce sens en Suisse et en Allemagne. Nous sommes déjà le produit du refus du travail, nous sommes sortis de l'usine, et même du bureau ; à nous se posent d'autres questions, nous avons à défendre nos espaces de liberté <sup>104</sup>.

On comprend donc que ces positions ne plaisent pas aux partis et aux syndicats. Cette perspective tend à transformer les combats traditionnels des travailleurs en lutte pour se libérer du travail. Une étape a été ainsi sautée : des combats pour acquérir des avantages on aurait sauté directement dans une phase postérieure au refus du travail. La fabrique, le job, les statuts précaires deviennent des nécessités pour gagner de l'argent. Le projet esquissé accepte la sphère de la production telle qu'elle est, mais la mine de l'intérieur (faire les choses au minimum, ne pas s'impliquer, etc.). Les individus peuvent y émerger, puis disparaître selon leur bon vouloir <sup>105</sup>.

2) La séparation stricte entre travail et loisirs implique, de par le caractère contrôlé de la production, que l'ensemble des intérêts se concentre sur le temps hors travail. Le déplacement des préoccupations se pratique en direction des activités symboliques de la sphère du loisir et du temps sans travail <sup>106</sup>. Comme cette dernière tend à être investie par le business, la revendication de l'autonomie se fait jour. Cette stratégie de défense, de résistance <sup>107</sup>, — mise en place d'un mode de vie et de ses formes culturelles —, se place à l'intérieur de la sphère du loisir : existence d'un espace autonome qui permet soit à certains un travail plus libre, soit à d'autres de venir y vivre ou s'y amuser sans l'oeil bienveillant de l'autorité et de l'opinion publique.

Ces deux interprétations ne sont pas contradictoires. Le thème du refus du travail permet de comprendre les liens qui existeraient entre elles. Ce rejet n'est pas un thème nouveau <sup>108</sup>. La révolte de jeunes travailleurs ou apprentis est l'expression de non-acceptation de la trajectoire de vie qui les attend :

[...] le rejet du travail est pour eux la seule manière d'exprimer leur angoisse à l'idée que leur destin est tout entier lisible dans la tristesse matérielle et humaine qui les environne.

Angoisse devant le rétrécissement de leurs aspirations, devant la certitude progressivement acquise qu'ils n'ont pas d'autre issue que d'être comme leurs parents — c'est-à-dire rivés à un lieu misérable, à un travail abrutissant, à une vie désespérément limitée <sup>109</sup>.

Simultanément, les mouvements de révolte peuvent s'expliquer comme le refus culturel d'un schéma de vie et comme la volonté politique, au sens large, de prendre sa vie en main, du moins les aspects que l'on peut soi-même encore déterminer <sup>110</sup>.

### **Mouvements de jeunes : rester dans la TRACE ou partir à l'ÉCART ?**

TRACE-ÉCART : il s'agit d'un palindrome. Les caprices de la langue me permettent d'esquisser un bilan de ces événements : les mouvements ont-ils contribué à nous faire sortir de l'ornière, à émanciper la société ? Ou au contraire, n'ont-ils que renforcé par leurs écarts les tendances autoritaires du corps social ? N'ont-ils été qu'une révolte éphémère sans réel potentiel de libération ?

### *Les alterna(t)ifs*

Ce jeu de mots est apparu dans les tracts du mouvement zurichois. Il rend compte des difficultés que les militants ont rencontré dans la mise en place de projets différents. Si les tentatives ont échoué dans la plupart des villes en partie pour des raisons financières, politiques, elles ont aussi capoté à cause des impossibilités internes. Les centres autonomes sont vite devenus ce qu'ils devaient devenir : le réceptacle de gens en difficultés (fugueurs, petits délinquants, etc.) mais surtout d'individus « dépendants » (« hänger », c'est-à-dire drogués, alcooliques, profiteurs, etc.). Cet envahissement progressif a cassé les mouvements : d'un côté, les « militants », ceux qui avaient manifesté pour obtenir un espace de liberté autogéré, de l'autre, les « hänger » qui en ont pris possession, et qui n'ont rien à fiche des visées des initiateurs. De plus, beaucoup de jeunes sont venus dans ces centres-« ghettos » avec une attitude de parfaits consommateurs <sup>111</sup>.

Il y a, dans ces mouvements, une lucidité fataliste assez renversante ; ainsi, un des graffiti utilisés pour

prédire l'échec de ce genre d'essai était-il : **AUTONOMIE**. Cette autonomie que nous revendiquons, nous ne l'obtiendrons en fait jamais. (En allemand, Nie = jamais.)

Les expériences ont été trop brèves pour prononcer un jugement péremptoire. Et même l'échec ne justifie rien. À nouveau, les contestataires l'ont bien compris en appliquant à leurs contradicteurs une phrase sans appel : « Nous demandons la fermeture immédiate de la ville de Zürich, vu que l'expérience de plusieurs années n'a pas donné ses preuves <sup>112</sup>. »

Au niveau politique, les centres autonomes « expérimentaux » représentent pour les pouvoirs publics un moyen pour esquiver les problèmes qu'ils ne maîtrisent pas. La stratégie qui consiste à faire gérer les problèmes sociaux (surtout la question des drogues dures, de la violence) laisse tous les atouts dans les mains des autorités. Quel que soit le résultat, elles sont gagnantes.

*« Nous n'avons pas d'autre choix que la résistance <sup>113</sup> »*

Les jeunes luttent dans un dernier (?) sursaut contre les processus d'adaptation. Après, l'intégration poursuivra ses effets, le refoulement reprendra le dessus, la conscience sera contrainte dans ses derniers retranchements, la rage regagnera le ventre. Cette résistance est un combat défensif, une retraite <sup>114</sup>, traduction des visions désillusionnées qui circulent un peu partout. Les jeunes rebelles, qui ont parfois été surnommés les « indiens métropolitains », prennent en effet pour modèle la lutte des tribus indiennes pour leur survie. « Les indiens ne pleurent pas, ils combattent », précise un slogan.

**NURE STÄMME  
WERDEN  
UBERLEBEN**

*« Seules les tribus survivront »*

C'est aussi une résistance parce que dans notre système de décisions, de négociations, il n'y a pas place pour de tels groupes marginaux <sup>115</sup>. Leurs projets ne trouvent pas d'articulation en dehors de leurs propres moyens. Cette logique nous conduit à la problématique centrale :

Le mal de vivre porte en soi la contestation la plus radicale du mode d'existence dans les sociétés modernes parce qu'il dénonce la misère humaine sur laquelle se fondent ces sociétés qui se disent les plus riches idéologiquement et économiquement <sup>116</sup>.

Si nous pouvons souscrire à cette interprétation au vu de ce qui précède, il faut encore examiner les mises en action que cette contestation occasionne :

La controverse porte aussi plus loin quant à savoir si les formes de protestation des jeunes peuvent contribuer par leur contenu à une morale orientée sur des idéaux humanitaires, si elles peuvent justifier des comportements de refus, si elles peuvent même agir par exemple sur le monde des adultes, ou si, les jeunes déviants, enthousiasmés par la suprématie de leur sensibilité, se perdent dans la confusion de leurs sentiments et peut-être même deviennent réceptifs à des idéologies de refus à tendance néo-fasciste <sup>117</sup>.

*« Nous n'avons rien à perdre hormis notre peur »*

Les positions ne sont pas aisées à prendre. Je dois dire de manière claire que souvent j'ai eu le sentiment et j'ai jugé que certaines réalisations, comportements des mouvements et de ses membres, étaient aussi alternatifs que le courant continu, pour dire les choses de façon quelque peu polémique. Que la plupart reniaient les principes de tolérance, de nouveauté, d'ouverture, qu'ils proclamaient peu avant, tombant dans la consommation habituelle ou l'ostracisme. Si l'intolérance ou la tolérance répressive étaient dénoncées avec vigueur par les contestataires chez leurs adversaires, il faut se rendre compte qu'ils n'étaient pas exempts des travers qu'ils condamnaient chez les autres. Ce serait pure démagogie, refus de donner en partie raison à d'autres interprétations, que de vouloir présenter la jeunesse en mouvement uniquement comme force subversive, merveilleuse et fraternelle.

Un glissement vers des formes de violence peut se comprendre <sup>118</sup>, — ce qui ne signifie pas qu'on l'accepte —, face à la violence de l'État, à l'effort que

chacun fait pour supporter les contraintes <sup>119</sup>. Dans les manifestations, le recours à la force devient parfois une fin en soi ; l'activisme reste sans pensée. Les brutalités font partie de la vie quotidienne des centres autonomes, où l'on vient consommer dans un rituel peu chaleureux la certitude de sa désespérance.

Ce penchant pour la destruction et pour l'autodestruction, forme de « violence dépressive » <sup>120</sup>, m'amène à un deuxième point : comment peut-on se situer face à de tels mouvements lorsqu'on espère être un scientifique ? Le mouvement zurichois a court-circuité une recherche qui devait porter sur les mouvements sociaux en Suisse <sup>121</sup> : le mouvement accusa la sociologie de vouloir contrôler les individus et de fournir des informations à la police ; il affirmait qu'il était capable de s'étudier lui-même, qu'il n'avait nul besoin d'experts, fussent-ils sympathisants ; l'exigence était d'être partie prenante du mouvement et de travailler de l'intérieur. Je laisse à chacun le soin d'envisager les conséquences de l'alignement « spirituel » du chercheur pour toute production de connaissance.



*Quelle va être la signification de ce nouveau panneau ? Prolétaires du monde entier reposez-vous ?*

Ceci n'est pas un exemple isolé. Les mouvements ont rejeté tout ce qui leur était proche, — paradoxe de la proximité <sup>122</sup> —, tout sympathisant « extérieur » est expulsé (écrivains, journalistes, militants de gauche, etc.) comme figurant la possibilité de l'intégration. À nouveau, nous nous trouvons dans une situation paradoxale ; notre intérêt nous ferait nous rapprocher des mouvements, leurs pratiques nous en éloignent.

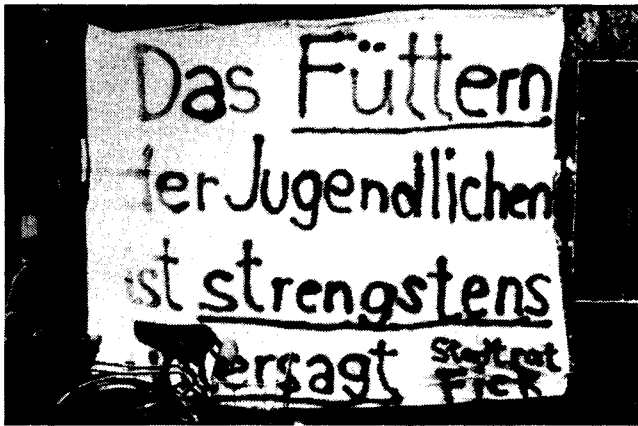
Ceci dit, les mouvements ont fourni un apport réel à la mise en évidence des problèmes de la société suisse et ont rendu apparentes les contradictions du système ; ils se sont faits les porteurs de la crise, de la catastrophe (entre deux états stables, se produit une catastrophe). Ils ont surtout cassé la légende établie qu'il existe une réalité autre que le travail. À l'heure actuelle, nous nous trouvons dans une situation politique ambiguë. À la suite des événements, le climat s'est « refroidi » : renforcement du code pénal, procédures juridiques durcies (exemples, dans le canton de Zürich, juridiction du Tribunal fédéral), fortes peines de prison pour les « émeutiers » (jusqu'à 14 mois de prison), poussée de la droite dans les élections (y compris de l'extrême-droite à Berne), etc. L'optimisme est difficile à garder même si des tentatives — rapports de la commission fédérale de la jeunesse — ont lieu, sans guère de résultats. Le bateau navigue entre tolérance et répression, penchant plutôt du côté de la seconde.

### *La visite au zoo*

Ce qui me semble le plus grave, c'est la séparation progressive et grandissante entre les classes d'âge, entre les diverses cultures. Que va-t-il nous rester en commun dans nos cités, urbanisées sur le tard, que nous découvrons soudain dans leurs vérités ?

Ils t'ont enfanté dans le béton et maintenant ils se plaignent que toi, enfant du béton, tu aies des pierres dans les mains (slogan zurichois).

Dans plusieurs discussions, j'ai eu l'impression que les séparations se font insurmontables, rendant difficile une approche compréhensive. Face à des interlocuteurs préoccupés par les questions relatives à la jeunesse (parents d'élèves, enseignants, animateurs, etc.), j'ai souvent décelé ce que j'appellerai « l'effet zoo » du genre (caricature) : « tiens, cela fait



« Il est strictement interdit de nourrir les jeunes »  
FRICK, municipal. Banderole devant le centre autonome de Zürich.

longtemps que je n'avais vu un jeune », « Vous, les jeunes, qu'est-ce que vous vivez, pensez ? », ou encore, « Vous qui êtes avec les jeunes », etc.

Les jeunes semblent être des bêtes étranges, regardées avec distance, on préfère d'ailleurs mettre quelques barreaux entre eux et...

Gérald Bérout  
Institut de Sociologie des  
Communications de masse  
LAUSANNE  
mai 1982

NOTES :

- <sup>1</sup> Blick, 18.10.1980.  
<sup>2</sup> L'expression est d'André Siegfried, *La Suisse, démocratie-témoin*, Neuchâtel, la Baconnière, 1947, 304 p.  
<sup>3</sup> Mouvement populaire des familles, *Comment vivent-ils ?*, Lausanne, Imprimeries populaires, 1979, p. 77 :

Revenu total du ménage	ouvrier non-qualifié	ouvrier qualifié	employé subalterne	cadres moyens	cadres supérieurs
- 2 000	24	9	8	0	0
- 2 800	47	47	30	9	3
- 3 600	19	26	32	28	14
- 4 400	9	13	16	28	8
- 10 500	1	5	14	35	75

- <sup>4</sup> *Ibid.*, p. 66.  
<sup>5</sup> *Almanach der Schweiz*, Berne, Lang, 1978, p. 138-9, cf également les pages 133 à 149.  
<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 144, cf aussi F. Masnata, C. Masnata-Rubattel, *Le Pouvoir suisse*, Paris, Bourgeois, 1978, 320 p.

- <sup>7</sup> *Almanach der Schweiz*, *op. cit.*, p. 112-115.  
<sup>8</sup> MPF, *op. cit.*, p. 16.  
<sup>9</sup> cf J.-P. Gonvers, *Barrières sociales et sélection scolaire*, Lausanne, Office statistique de l'État de Vaud, 1974.  
<sup>10</sup> A. Willener, *Notre bain quotidien*, Les media en Suisse, Lausanne, coll. de L'Institut de Sciences politiques, 1982, 262 p.  
<sup>11</sup> Hans A. Pestalozzi, *Nach uns die Zukunft*, Berne, Zytlogge, 1979, p. 144.  
<sup>12</sup> Groupe d'Oltén des écrivains suisses, *Die Zürcher Unruhe*, livre II, Zürich, Orte-Verlag, 1981, p. 144.  
cf. Institut suisse de prophylaxie de l'alcoolisme, *Données statistiques*, 1978, p. 8, cf 24 Heures, du 2.2.1982.  
<sup>13</sup> 24 heures, *ibid.*  
<sup>14</sup> Paix du travail : accord de non-belligérance entre syndicats et patrons signé en 1937. Reconnaissance implicite de l'économie de marché et du profit capitaliste comme moteur de la croissance.  
<sup>15</sup> *Tages-Anzeiger*, 12.5.82.  
<sup>16</sup> 2500 arrestations, plus de 1000 plaintes pénales, 130 interventions de police, 5 000 000 de francs de dégâts (destructions, dommages à la propriété, vols, pillages, sprayages, vitrines cassées, etc.). cf *Tages-Anzeiger*, 27.5.81. Nombreux blessés. 5 personnes ont perdu un oeil à cause des balles en caoutchouc utilisées par la police zurichoise (*Tages-Anzeiger*, 26.1.82.).  
<sup>17</sup> Quelques exemples : journalistes empêchés de faire leur travail, voire arrêtés. Pressions des annonceurs sur les journaux (affaire Globus - *Tages Anzeiger*). Plaintes contre la Télévision nationale de la part des citoyens ou des autorités politiques (canton de Zürich / Société suisse de radiodiffusion, par exemple).  
<sup>18</sup> J.P. Garbade, *Le Révélateur des événements de Zürich*, Le Monde diplomatique, juin 1981.  
P. Schneider, *Unrecht für Ruhe und Ordnung*, Zürich, Limmat-Verlag, 1982, 260 p.  
<sup>19</sup> À Zürich, les difficultés financières sont de diverses provenances : par exemple, l'Union démocratique du Centre a lancé des recours juridiques afin d'empêcher que des subventions des Églises soient octroyées au Centre autonome de Zürich (AJZ). De même, il a menacé de référendum (récolte de signatures afin que l'objet en question soit soumis à la votation populaire) le crédit que la municipalité entendait allouer à l'AJZ. L'Action nationale (extrême-droite) a lancé une initiative pour une « Zürich propre et sans centre autonome ». Dernier exemple, le mouvement zurichois devait recevoir une somme suite à un héritage (GRETTLER). Les subterfuges de procédure ont fait que l'argent repose toujours dans les coffres de la ville.  
Ces empiètements politiques ont empêché le centre autonome de mettre en place les structures indispensables à son fonctionnement (postes de travail, divers groupes de travail (ex. : toxicomanie, réfections, etc.).  
<sup>20</sup> Slogan zurichois, 1980.  
<sup>21</sup> Groupe d'Oltén des écrivains suisses, *op. cit.*, Livre I, 1980, p. 51.

<sup>22</sup> N. Lindt, *Nur tote Fische schwimmen mit dem Strom*, Zürich, Eco-Verlag, 1981, p. 65.

<sup>23</sup> Droit des enfants et des jeunes, *Nous voyageons à Incognito*, Lausanne, Éditions d'En Bas, 1980, p. 61.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 71.

<sup>25</sup> *Tages-Anzeiger Magazin*, 3.10.81, p. 27.

<sup>26</sup> L'allusion au froid fut très répandue. Par exemple, en demandant « la liberté pour le Groënland » ou celle des pingouins. Ceci nous rapproche d'une conception dadaïste de la critique sociale. Remarquons qu'au début du siècle, Zürich fut un des points de départ du mouvement dada (cf également note 65).

<sup>27</sup> Document de travail, Andreas Gross, Zürich, 1981.

<sup>28</sup> Une sympathisante du mouvement, *L'Hebdo*, 2.10.1981.

<sup>29</sup> On trouvera deux illustrations parlantes du climat suisse dans *Zürcher Unruhe*, livre I, p. 7-8 et p. 12. Je ne les ai pas rapportées ici, car écrits en dialecte, ils auraient perdu leur substance par la traduction.

<sup>30</sup> *Zürcher Unruhe*, *op cit.*, livre II, p. 144.

Cf aussi ensemble de tracts Zürichan A.

<sup>31</sup> Elle est reproduite dans la *Neue Zürcher Zeitung* du 7/8.6.1980.

<sup>32</sup> *Tout-Va-Bien-Hebdomadaire*, 10.10.1980.

<sup>33</sup> Tract du mouvement zurichois.

<sup>34</sup> Enjoy the luxury, n°1 de *Lobotomie*, journal du mouvement lausannois, mars 82.

<sup>35</sup> Il existe des journaux et publications plus ou moins proches des mouvements. Ils donnent des illustrations multiples de ces positions. Cf *Subito*, *Stilet*, *Eisbrecher*, *Brecheisen* pour Zürich ; *Pravda*, *Drahtzieher* pour Berne ; *Secousse sismique*, *Lobotomie* pour Lausanne. Cf. aussi *Wochenzeitung*, *Tell*, *Alpenzeiger*.

<sup>36</sup> Lindt, *op cit.*, p. 37.

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 86.

<sup>28</sup> *Spiegel*, interview de membres du mouvement zurichois, 22.12.80.

<sup>39</sup> On lira avec intérêt l'article d'une jeune apprentie coiffeuse sur son intérêt au travail, « Mit 16, Scheisse im Kopp », *Tageszeitung*, Berlin, 26.3.82.

<sup>40</sup> Texte de la comédie musicale « Sortie des artistes », Lausanne, Collège des Bergières, mai 1982.

<sup>41</sup> Cf. *Tages-Anzeiger*, 19.5.82. « Mach kaputt, was dich kaputt macht », « Keine Macht für Niemand ». Cf. aussi le film de P. Riniker, *Zürich, the Bucks - und ein Lebensgefühl*, (diffusé par la télévision suisse alémanique, 17.2.1982).

<sup>42</sup> Titre du film de Dieter Meier.

<sup>43</sup> Cf. des groupes comme Devo ou ceux qui font partie de la « nouvelle vague allemande » : Deutsch-Amerikanische Freundschaft, Rheingold, Kraftwerk, etc.

<sup>44</sup> « Sortie des artistes », *op cit.*

<sup>45</sup> Disque du film « Jetzt und Alles ».

<sup>46</sup> Little Brother, *La Routine infernale*, Lausanne, Aire, 1981, 129 p. Cet ouvrage, écrit sous un pseudonyme, décrit (dans une fiction ?) les possibilités de contrôler les citoyens par ordinateur.

<sup>47</sup> *Zürcher Unruhe*, *op cit.*, p. 42.

<sup>48</sup> Cf. les analyses faites par Otlmanns, *Du hast keine Chance, aber nutze sie*, Reinbeck, Rowohlt, 1981, 283 p. Eine Jugend steigt aus. Dans cet ouvrage, l'auteur montre que la grande majorité des études qui ont été conduites sur la jeunesse allemande dégage une interprétation pleinement idyllique, sous-estimant la situation réelle de cette classe d'âge.

<sup>49</sup> Robert Blancpain, *Repräsentative Längsschnittstudie zur Devianz - und Integrations-problematik bei Jugendlichen, rapport I*, comptage des fréquences de réponses du questionnaire du début 1980, Zürich, 1980.

<sup>50</sup> *Enquête sur la jeunesse suisse-alémanique : satisfaite, mais pessimiste*, 24 heures, 23.2.1981.

<sup>51</sup> Haefeli, Frischknecht, Stoll, *Schweizer Lehrlinge zwischen Ausbildung und Produktion*, Muri bei Bern, Cosmos-Verlag, 1981, p. 218-220.

<sup>52</sup> Cf. entre autres Lindt, *op cit.*, le journal *Blick* du 18.10.80. La bande dessinée de J. Wagner, *Sowieso*, Horgen, Gegenverlag, 1981. Jurgmeier (éd.), 1984 — *Made in Switzerland*, Horgen, Gegenverlag, 1981, 188 p.

<sup>53</sup> A. Affolter, R. Bachmann, K. Burgy, *So lebe ich — so möchte ich leben*, travail de diplôme cité dans Howald R., *Die Angst der Mächtigen vor der Autonomie*, Horgen, Gegenverlag, 1981, p. 151.

<sup>54</sup> *Social Chronique*, n°11, *Silence ! On forme*, l'apprentissage en 1980.

<sup>55</sup> S. Widmer, *Blick*, 8.6.80.

<sup>56</sup> La municipalité y répondra par un projet grandiose de hall pop qui ne vient pas du tout à la rencontre des désirs formulés : lieux de concerts pour groupes autochtones, places bon marché, production et création plutôt que consommation dans un palace-rock (cf. *Tages-Anzeiger* 19.9., 2 et 3.10.1981).

<sup>57</sup> *Zürcher Unruhe*, *op cit.*, livre II, p. 142.

<sup>58</sup> En 1977, lors d'une votation populaire, le peuple zurichois a accepté la transformation d'une fabrique désaffectée (« Rote Fabrik ») en centre de jeunesse et de culture. Après de longues tractations, la R.F. est entrée en fonction. Elle ne répond pas à une partie des revendications (ex. : centre autonome en ville de Zürich).

<sup>59</sup> Comité anti-répression de Genève, *Chronologie d'un été chaud*, Genève, 80, p. 8. Stibler L. et all., *Besetzung*, Reinbeck, Rowohlt, 1981, p. 185-6.

<sup>60</sup> A.-C. Menetrey, *La Vie ... vite*, Lausanne bouge 1980-1981 : une chronique, Lausanne, Éditions d'En Bas, 1982, p. 144.



<sup>61</sup> *Ibid.*, p. 51.

<sup>62</sup> Deux émissions TV ont provoqué un choc extrême dans le public suisse-almannique. La première fut une programmation genre « grand débat », qui, vu le chahut occasionné par des membres du mouvement, fut interrompue. La seconde, surnommée par la suite le « show des Müller », montra deux militants de la « Bewegung » (mouvement) habillés en bourgeois zurichois et tenant le discours de leurs adversaires (accroître la répression, fermer le centre autonome, etc.). La presse à sensation et certains individus orchestrèrent une véritable campagne de diffamation après le choc de la seconde émission. Signalons au passage que le terme « müllern » est entré dans le vocabulaire du mouvement avec un sens proche de « épater le bourgeois ». La mise en évidence de situations paradoxales fut une des spécialités des mouvements, restant à la fois insaisissables et sachant pertinemment qu'il fallait « chauffer les media » selon l'expression de Mc Luhan.

<sup>63</sup> Achmed Von Wartburg avait un programme tout-à-fait suggestif. À la tête du parti du « chaos nu » (Das nackte Chaos) à l'emblème du concombre, il proposait la réduction de 200-300 % du prix de la bière, 12 dimanches par années sans manifestation, 173 week-ends ensoleillés, des palmiers sur les quais, un système de canaux pour transformer la ville en Venise du nord, interdiction des compétitions sportives, mais développement d'une pratique culturelle du sport, une école d'équitation (*Tages-Anzeiger*, 16.12.81).

Le candidat, issu du mouvement, pas forcément représentatif de qui que ce soit, a reçu le 5,8 % des suffrages (dans certains quartiers jusqu'à 15 % des voix, cf. *Tages-Anzeiger* du 8. et 16.3.1982).

À Lausanne, des candidatures proches du mouvement furent lancées à 2 reprises.

<sup>64</sup> Jeune fille citée par Haldemann, *Freiraum-Autonomes Jugendzentrum*, Horgen, Gegenverlag, 1981, p. 81.

<sup>65</sup> En Suisse allemande, les mouvements utilisent des expressions particulières du dialecte, cf. A. Muschg, in Haller (éd), *Aussteigen oder rebellieren*, Jugendliche gegen Staat und Gesellschaft, Reinbeck, Rowohlt, 1981, p. 179-94 ; il y a des recours fréquents à une langue dada, pour une comparaison entre mouvements de jeunes et mouvement dada, cf. M. Schmid, *Zürcher Unruhe*, *op cit.*, p. 30-42, (livre II).

<sup>66</sup> Apprentie décoratrice, 18 ans, *Tages-Anzeiger Magazin*, 3.10.1981, p. 27.

<sup>67</sup> *Zürcher Unruhe*, *op cit.*, livre I, p. 39. Oltmanns, *op cit.*

<sup>68</sup> Syndic de Lausanne, procès-verbal de la séance du Conseil communal du 30.9.80. (souligné dans le texte).

<sup>69</sup> La commission fédérale sur la jeunesse a d'ailleurs repris en partie cette pathologisation dans son document best-seller *Thèse concernant les manifestations de jeunes de 1980* (cf. par exemple en page 5). Pour une critique de ce rapport et de cette argumentation, cf. D. Pingeon, *Manifestations de jeunes : énergie positive ou acte désespéré ?*, Faculté de psychologie et des sciences de l'Éducation, 1981, 10 p.

Pour avoir une vue des tentatives d'élaborer une politique de la jeunesse, cf. le 2<sup>e</sup> rapport de la commission sur la jeunesse, *Dialogue avec la jeunesse*, Berne, Office fédéral de la culture, 1981, 64 p. (le 1<sup>er</sup> rapport, 1980, 30 p.).

Pour une vue générale de la politique de la jeunesse en Suisse, cf. D. Richard, *Regards sur la politique de la jeunesse*, travail de diplôme, Lausanne, École d'Études sociales et pédagogiques, 1982, 111 p.

<sup>70</sup> Conseiller communal zurichois, alliance des Indépendants (centre), cité dans *Zürcher Unruhe*, *op cit.*, livre I, p. 60.

<sup>71</sup> Cf. les citations reproduites par Menetrey, *op cit.*, p. 160.

<sup>72</sup> Cette position, fort répandue, est reprise entre autres par J. Hersch, *Anti-thèses*, l'ennemi c'est le nihilisme, cf. Tribune de Genève des 16, 17, 18 et 23.11.1981. (paru ensuite chez Georg, Genève, 1982).

Signalons que les mouvements de jeunes ont souvent accepté l'image d'être noyautés et téléguidés : les journaux du mouvement bernois s'appellent *Drahtzieher* (le tireur de ficelles), *La Pravda* ; les badges indiquant « tireur de ficelles n°1316 ». Face aux moyens de l'establishment, ils n'avaient pas la possibilité de contredire efficacement ces affirmations, si ce n'est de les accepter à la lettre, avec conscience.

<sup>73</sup> Aux pages 53 à 60 du *Zürcher Unruhe*, *op cit.*, livre I, on trouve une comparaison des arguments, négociations et positions entre 1968 et 1980.

<sup>74</sup> Menetrey, *op cit.*, p. 79.

<sup>75</sup> Gross, *op cit.*

<sup>76</sup> Hollstein, *Der Untergrund*, Zur Soziologie jugendlicher Protestbewegungen, Neuwied & Berlin, Luchterhand, 1969, 180 p.

<sup>77</sup> *Tages-Anzeiger Magazin*, 18.10.80.

<sup>78</sup> K. Spiess, *Tages-Anzeiger Magazin*, qui ajoute : « la jeunesse calme et silencieuse n'est pas calme parce qu'elle serait satisfaite, mais parce qu'elle n'ose formuler ou qu'elle ne supporte pas de formuler ses besoins. »

<sup>79</sup> F. Gaussen, Question de génération..., *Le Monde du dimanche*, 15.11.81.

<sup>80</sup> *Neue Zürcher Zeitung*, *Die Krawallmacher in der Stadt Zürich*, 9.1.81. Chiffres basés sur les inculpations en cours.

<sup>81</sup> Municipalité de Lausanne, Informations concernant les manifestations de jeunes, les rapports des groupes de travail et attitudes de la Municipalité, Lausanne, 1981, p. 13-14. Chiffres des inculpations.

<sup>82</sup> La statistique zurichoise donne plus de détails : travailleurs subalternes : 14 % ; ouvriers : 19,2 % ; employés : 15 % ; enseignants : 1,7 % ; professions du commerce : 2,0 % ; artistes : 1,6 % ; médecins : 1,6 % ; divers : 2,8 %.

<sup>83</sup> Menetrey indique que la proportion (sur 114 témoignages recueillis entre octobre 1980 et février 1981) est de 55 % de moins de 20 ans. Les écoliers et gymnasiens : 1/5 ; étudiants et intellectuels : 1/4 ; près de la moitié sont apprentis ou jeunes travailleurs, p. 41-2.

- <sup>84</sup> E. Modena, *Zürcher Unruhe*, op cit., livre II, p. 10.
- <sup>85</sup> Cette dernière phrase vient du journal *À bout portant*, Lausanne, 1982.
- <sup>86</sup> Cité par Menetrey, op cit., p. 89. *Lôzane* est écrit de la manière dont le mouvement l'écrivait.
- <sup>87</sup> Pour une discussion des rapports entre parti du travail et mouvement des jeunes, cf. Widerspruch, n°1, *Gesprächrunde, Jugendbewegung und Parteien*, Macht und Ohnmacht, Zürich, 1981, p. 59-70.
- <sup>88</sup> Blick, 4 mai 1981.
- <sup>89</sup> Cité dans *24 heures*, 5.5.1981.
- <sup>90</sup> *Konzept*, mai 1981.
- <sup>91</sup> J. Ziegler, *Le Rebrousse-Poil*, novembre 1980.
- <sup>92</sup> J. Ziegler, *Konzept*, juin 1981.
- <sup>93</sup> Cf. à ce sujet, *L'Hebdo*, du 22.1.1982, ainsi que Haller, *Tages-Anzeiger*, du 6.2.82.
- <sup>94</sup> *Konzept*, juin 1981.
- <sup>95</sup> Haller, *Aussteigen oder rebellieren*, op cit., p. 241.
- <sup>96</sup> C. Lasch, *The Culture of narcissism*, New York, Norton, 1978, 268 p.  
G. Bérout, *Le Disco*, mémoire, Lausanne, Faculté des sciences sociales et politiques, 1980, 155 p.
- <sup>97</sup> Hollstein, in Haller, *Aussteigen oder rebellieren*, op cit., p. 209. Sur la même problématique, Hurwitz, in *Die Angst der Mächtigen vor der Autonomie*, op cit., p. 11. Hurwitz, in *Eine Stadt in Bewegung*, Materialien zu den Zürcher Unruhen, parti socialiste zurichois, Zürich, 1980, p. 140. Jaquillard, Sonnay, *Zürich Graffiti*, Lausanne, Aire, 1980, 79 p. Le numéro de juin de *Konzept* (1980).
- <sup>98</sup> Collection de tracts, Zürich an A.
- <sup>99</sup> Hollstein, in Haller, op cit., p. 211.
- <sup>100</sup> « Son optique [celle du mouvement] est clairement anticapitaliste (« faites de l'État une salade de concombres ») est aussi clairement antibureaucratique/antirévisionniste. » Modena, op cit., p. 10.
- <sup>101</sup> Tract zurichois. « Mehr Profit, mehr Besitz, mehr Leistung, weniger Menschlichkeit », Jurgmeier, in *Die Angst der Mächtigen vor der Autonomie*, op cit., p. 149.
- <sup>102</sup> « (...) le travail est si souvent parcellisé qu'il est devenu impossible à définir, et plus encore à raconter. Vide, vidé de son contenu, et pourtant sacralisé comme une religion d'État par les adultes. Savoir-faire inutilisable à la maison, intransmissible, bien qu'il absorbe toutes les énergies. De plus, il oblige à toutes les prévenances à l'égard des parents épuisés. Rupture souvent bien involontaire : deux mondes se côtoient sans se toucher. » A. Mancelle, cité dans Menetrey, op cit., p. 129.
- <sup>103</sup> A. Willener, *L'Héroïne travail*, Genève, Grounauer, 1979, en particulier les pages 16 à 39 et 70 et 97. Cf. aussi Meier et Rosen-

mund, *Ch-Cement*, Das Bild der Schweiz im Schweizervolk, Zürich, Eco-Verlag, 1982, 216 p.

- <sup>104</sup> G. Bellini, in *Kultur-Magazin*, n°25, 1981, p. 27.
- <sup>105</sup> « Ab/Auftauchen » Hollstein, in Haller, op cit., p. 198-9.
- <sup>106</sup> J. Clarke, et all., *Jugendkultur als Widerstand*, Frankfurt, Syndikat, 1979, p. 135.
- <sup>107</sup> Sur les subcultures comme résistance, D. Hebdige, *Subculture*, The meaning of style, Methuen, Londres, 1979, 195 p.
- <sup>108</sup> A. Cottureau, Les jeunes contre le boulot : une histoire vieille comme le monde, *Autrement*, n°21, Paris, Seuil, 1979.
- <sup>109</sup> F. Gaussen, Les jeunes d'en bas, *Le Monde diplomatique*, 11.10.1981.
- <sup>110</sup> Sur l'activation politique afin de maîtriser ses projets, cf. Kriesi, et all, *Politische Aktivierung in der Schweiz*, 1945-1978, Diessenhofen, Rüeegg, 1981, par exemple les pages 606-12.
- <sup>111</sup> Cf. un des tracts zurichois, *celui qui dit A doit faire A*.
- <sup>112</sup> R. Hanny, Zürich, *Anfang September*, Frankfurt, Suhrkamp, 1981, p. 32.
- <sup>113</sup> Spiegel, op cit.,
- <sup>114</sup> Cf. Bautz R., *Zur Unrast der Jugend*, Fauenfeld, Huber, 1975, n°3, 136 p.  
Blancpain, R. et Hauselmann, E., *Zur Unrast der Jugend*, Frauenfeld, Huber, 1974, n°2, 287 p.
- <sup>115</sup> Kriesi, et all. op cit., p. 616.
- <sup>116</sup> Morin E., cité dans *Droit des enfants et des jeunes*, op cit., p. 163.
- <sup>117</sup> Haller, op cit., p. 251.
- <sup>118</sup> Cf. le texte de S. Karstedt-Henke, *Theorien zur Erklärung terroristischer Bewegungen*, in Blankenburg, *Politik der inneren Sicherheit*, Frankfurt, Suhrkamp, 1980, p. 169-234.
- <sup>119</sup> Cf. par exemple les tracts zurichois tels que *Todes-Anzeiger*, qui comme le titre l'indique, tourne autour de la violence reçue ou à donner.
- <sup>120</sup> Modena, op cit., *Zürcher Unruhe*, livre I, p. 11.
- <sup>121</sup> Pour les détails de cette affaire, cf. Tell, 29.5.1981 et *Tages-Anzeiger*, 18.6.81.
- <sup>122</sup> L'expression est de Simmel.
- Sources photographiques*  
Les photos des pages :
- 5, 7, 16, 24 : sont tirées de l'ouvrage *Zürcher Bewegung* Zürich, Verlagohne Zukunft, 1981 ;
- 10, 15, 26 : sont tirées de *Eine Stadt in Bewegung*, op. cit. ;
- 17, 10, 20 : sont tirées du livre de A. Naef, *Gott ist krank, sein Sohn hört Punk*, Zürich, Sihlverlag, 1981, 264 p. ;
- 18, 25 : sont tirées de *24 heures* du 23.11.78 et du 13.4.82.
- 9, 14 : sont de ma réalisation.

Je remercie M. Michel Jaques pour l'aide précieuse qu'il m'a donnée pour la reproduction des photographies.

*Traductions :*

J'ai essayé de traduire au mieux toutes les citations qui sont prises des ouvrages allemands. Veuillez en excuser les imperfections.

*Documentation :*

Je tiens à disposition des intéressés une bibliographie, une liste d'émissions et de films, ainsi que des documents sur le sujet. Ils peuvent être obtenus sur demande.

Je remercie M. Gaston Cherpillod, écrivain, pour sa relecture, ses corrections et ses remarques.

# autogestions

Revue trimestrielle - 15<sup>e</sup> année - nouvelle série

**numéro spécial**



## Un travail sans emploi.

La société duale en question

Un bilan critique des mouvements alternatifs français et allemands.

Textes de I. Granstedt, A. Gorz, Y. Friedman, F. Partant, E. Eppler, J. Huber, etc.

N° 8/9 printemps 1982, 250 pages, 55 F

## Avez-vous vu passer la gauche ?

N° 10 - été 1982, 35F

**Demande d'abonnement  
et de numéros à adresser  
aux Editions Privat  
14, rue des Arts  
31000 Toulouse**

Abonnements (4 n°/an) :	Individuel	Institution
France	120 F	145 F
Étranger	130 F	170 F

**Vente au numéro en librairie.**